Une fabrique de jouets

Au Bas-du-Chenit, au Basdu, pour parler comme les gens du coin, et avec l'accent ! Celle d'Antoine Capt, de l'oncle Antoine !

Elle brûla en 1963 pour n'être pas reconstruite. Elle laisse de profonds souvenirs à ceux ou celles qui ont pu y travailler.

D'aucuns en ont parlé. Le mieux, Claude Berney qui y a œuvré plus d'un quart de siècle. Son texte paru dans Une lueur dans la nuit, Editions Le Pèlerin, 1993.

Nous avons laissé Antoine Capt à son établi d'horloger dans une fabrique du Brassus. Horloger étonnant le percepteur par des revenus, comparativement élevés, semble-t-il, et relativement à l'époque, évidemment.

Nous sommes en 1929. C'est alors qu'à New-York le krach boursier, cataclysme bancaire, fond sur l'Amérique, jette bas la stabilité économique, provoque une vague qui, en quelques jours, atteint l'Europe qu'elle plonge dans le marasme financier et la désorganisation du marché en général et du travail en particulier. Parce que les gens réputés les plus malins de la planète, les plus retors, se croyant tels, oubliant les lois élémentaires du domaine de l'Economie, finissent par succomber aux illusions de l'argent engendré par lui-même, se révèlent les plus stupides du monde. Il n'en n'a guère été autrement en cette fin de siècle où, à cause de l'enthousiasme bébête du néo-libéralisme de l'ère Reagan, on a vu s'effondrer les empires bancaires et partir en fumée les illusions des illuminés de la finance. Où, aux Etats-Unis d'Amérique toujours, même les caisses d'épargne, pourtant censées être à l'abri des méfaits de la spéculation, doivent être renflouées de six cents et plus de milliards de dollars, et ce sur le dos des contribuables. Ce n'est là qu'un exemple.

C'est ainsi qu'en cette fin d'année 1929, les rumeurs de chômage possible se répandirent, jetant la consternation dans les ateliers. La suite est connue. Toute l'économie internationale fut touchée, et en Suisse surtout l'industrie horlogère. Tant sur le plan des autorités, des meneurs du monde de la finance, de l'industrie, des échanges commerciaux, on s'ingénia en palliatifs inefficaces. Les chômeurs se comptèrent par millions dans chaque pays important. Et dans notre Vallée, particulièrement atteinte, il en fut de même. D'aucuns tentèrent des essais de création de travail, voire d'emplois. Certes tout ne fut pas vain, et d'autres, mieux que moi, pourraient sans doute en démontrer les effets durables. Mais en général on s'en tint aux palliatifs, voire même à des expédients. Notre bon peuple était désorienté, décontenancé et pour cause.

Beaucoup, forts de leurs talents exceptionnels d'horlogers minutieux, fabriquaient des objets, des pièces atteignant la perfection. On en fit même une exposition, on s'extasia sur leur bienfacture, mais le revenu, le rapport effectif, négociable fut nul ou presque.

Finalement, sous peine de sombrer dans la misère, nos «beaux horlogers» se résignèrent à manier la pioche et la pelle sur les chantiers communaux ouverts à leur intention. Travaux de génie civil, canalisations, routes à créer, à élargir, à réparer. Extraction de la roche à réduire en gravier. A la main, casser des pierres, payées au mètre cube à quelques francs ledit. Tout cela en été. En hiver ? Ouvrir les routes à la pelle, lorsque le ciel voulait bien envoyer de la neige en abondance. Misère et désolation.

Ce n'est certes pas un plaisir de rappeler ces années de vaches maigres. Cette impuissance consternante, révoltante à laquelle est condamné, se trouve réduit le travailleur au chômage. Combien d'entre eux le sont encore aujourd'hui, le seront demain ?

L'aide sociale était inexistante ou à peu près. Les quelques caisses de secours mutuels fondées sur la mutualité ouvrière ne possédaient pas de moyens pour une aide à long terme.

Je me souviens fort bien d'une discussion très animée, au sujet du salaire versé aux chômeurs employés par la Commune, entre mon grand-père et une «vieille douairière ». Cette dernière criait à la catastrophe financière. Payer des hommes un franc à l'heure. Mais où allait-on (les célibataires touchaient huitante centimes) ? Pour être aussi véhémente et démonstrative qu'elle se voulait persuasive, l'éloquence gesticulante de grand-père, défenseur des travailleurs, restait sans effet. En a-t-on reparlé souvent de ces huitante centimes à l'heure...

Nous disions donc rappeler sans plaisir cette époque de misères. Il le fallait tout de même, pour mettre d'autant plus en évidence le mérite et l'audace de ceux, rares, auxquels on dut de véritables initiatives. Initiatives créatrices de travail, d'emplois rémunérés, propices aux employés et indirectement à toute une contrée.

Ce sera le cas des époux dont nous avons déjà parlé. Madame et Antoine Capt. Dans la ferme paternelle, sur le côté occidental du Bas

du Chenit, dans ce coin perdu, ils créèrent de toutes pièces, je serais tenté de dire *ex nihilo*, une entreprise, qui prit un développement, imprévu ? prévu ? souhaité ou non ? un développement tel qu'elle occupa à un moment donné jusqu'à vingt-cinq ouvriers et ouvrières. Elle versa en salaires au cours des années une somme appréciable. Difficilement estimable cependant dans ces années 1930-1962. Une conseillère nationale genevoise, avoue être venue travailler à cette époque à Genève, attirée par les Fr. 1, 20 qu'offrait la Tavaro, fabrique de machines à coudre[6].

Produire des jouets de bois, de toutes sortes, du jeu de boules, de croquets, de quilles, de plots de construction, en passant par les véhicules, petits trains, camions, chars, jusqu'aux brouettes et ustensiles de bois, et ce en quantités industrielles, n'est pas une sinécure.

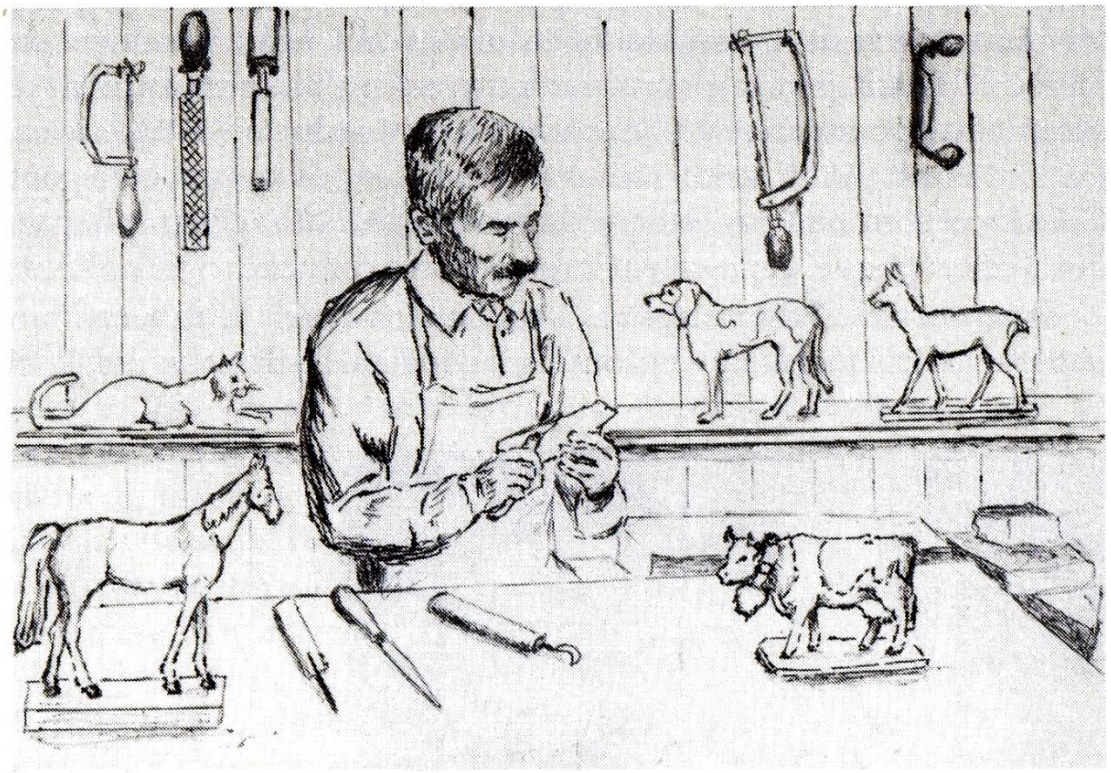
Créer soi-même l'outillage adéquat, en assurer le fonctionnement, assurer l'acquisition de la matière première, sa préparation, sa transformation en jouets et objets divers, aptes à subir la comparaison avec les produits et les prix de la concurrence, constituait une gageure impensable à tenir de la part d'un couple qui partait de rien, si ce n'est un bagage de capacités intellectuelles, manufacturières, commerciales et morales rarissime. Mais ce ne sont là que des mots, car il faut bien comprendre que tout était à concevoir, à créer, à inventer, à découvrir, à mettre au point, à commencer par un outillage et des installations considérables, et ce à travers évidemment bien des essais, des échecs, des recommencements, avant de parvenir à une production satisfaisante, ou du moins suffisante sur tous les plans, et en respectant les impératifs des prix de revient.

Mais avant de passer à plus ample description de cette fabrication, que je vous dise quel fut mon premier contact avec la fabrique elle-même.

Je connaissais Antoine et Madame. Lui voyageait déjà par toute la Suisse pour vendre ses produits. Pour ce faire il disposait d'une Citroën d'un modèle ancien, voire archaïque. Par amitié pour mon père, lui

---

[6] Mme Amélia Christinat, d'origine tessinoise.



Amédée Berney, père de Claude et de Adolphe. *Mon père, lui aussi chômeur, se faisait quelque argent en taillant dans le bois des animaux, jouets ou sculptures plus soignées, travail dans lequel il faisait preuve d'un talent remarquable.*

aussi chômeur et qui se faisait quelque argent en taillant dans le bois des animaux, jouets, ou sculptures plus soignées (travail dans lequel il faisait preuve d'un talent remarquable), par amitié, dis-je, Antoine se chargeait de vendre aussi une partie des travaux de mon père.

J'étais en convalescence à la maison paternelle. Or un soir, mon père, tâtant le terrain me fit comprendre que je lui rendrais grand service en portant chez Antoine au Bas du Chenit, et le soir même, un colis dont il voulait bien assurer la vente du contenu dans divers magasins.

Certes, se rendre de Chez-Grosjean au Bas du Chenit à bicyclette n'avait rien d'héroïque. Mais on était en hiver. La neige était abondante, la soirée déjà avancée. Toutefois le temps calme et les routes bien ouvertes ne permettaient pas d'invoquer d'excuses décentes.

Tout au plus une inconnue à résoudre. Par où passait-on en hiver pour atteindre une maison non identifiée au Bas du Chenit à occident de l'Orbe ? Il fallait, paraît-il, après avoir traversé Le Brassus, poursuivre assez loin et pour passer d'orient à occident prendre le pont des Scies. Le pont Noir n'étant, selon toutes probabilités pas ouvert, et le pont Chez Jacot n'entrant pas en ligne de compte. Données géographiques qui, à cette époque, dépassaient largement ma connaissance des lieux.

Ayant assimilé ces itinéraires à suivre ou à éviter, je partis par un petit temps frisquet et sans encombre je dépassai Le Brassus. Jusqu'ici

Claude Berney
jeune homme
sur le chemin du
Bas-du-Chenit.
Dans le silence le plus total et la nuit noire trouée par la pâle lumière de réverbères espacés par de sombres trous noirs, les pneus du vélo crissaient sur la neige.

pas de problèmes. Ensuite il était permis de se poser quelques questions mineures. Dans le silence le plus total et la nuit noire trouée par la pâle lumière de réverbères espacés par de sombres trous noirs, les pneus du vélo crissaient sur la neige. Toutefois des maisons signalaient leur présence par des fenêtres éclairées. J'étais bien entendu, chaudement habillé, lourde casquette, oreillettes protectrices, mitaines, etc.

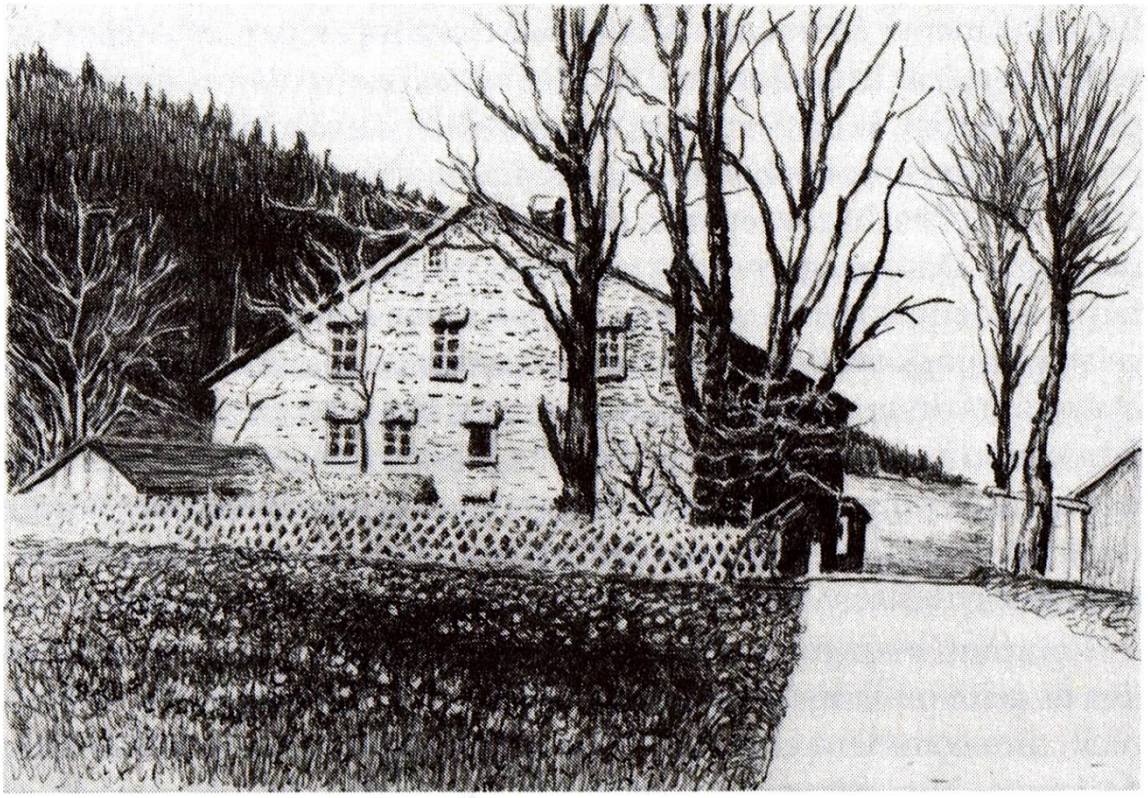
J'essayais d'imaginer le no man's land couvert de neige me séparant de l'autre côté de la Vallée, plus calme, désolé, désert, encore que celui au long duquel je roulais de plus en plus prudemment, l'état de la route allant se dégradant. Il me fallait impérativement découvrir dans ces ténèbres cette route, ce pont des Scies. De jour c'eût été jeu d'enfant, de nuit j'en vins à souhaiter ardemment rencontrer un passant capable de m'éclairer. Mes désirs furent vains. Toutefois sous un réverbère, une bifurcation se présenta sur ma droite. Je m'y engouffrai. Une courte descente et je plongeai dans un brouillard épais couvrant le fond de la Vallée. Les yeux et les oreilles étaient provisoirement inutiles. J'avançais, pas trop rassuré entre deux remparts de neige, à pied par précaution, appréciant fort l'utilité de ces garde-fous. Laissant à ma gauche une maison à peine discernable dans la nuit et le brouillard, et cheminant toujours, je traversai un endroit qu'à certains indices, éléments de barrières pointant hors de la neige, je reconnus être un pont. Je constatai que déjà je montais sur l'autre versant du vallon. Poussant toujours mon vélo, chargé de mon colis, je devais maintenant, selon les indications reçues au départ, sinon revenir sur mes pas, du moins prendre la direction inverse à celle suivie sur le côté que je venais de quitter. Durant un parcours un peu longuet, ce fut la nuit noire et l'absence de tout bruit. Je m'arrêtai pour entendre ce silence. Les lumières du Brassus se discernaient assez loin, et transparaissaient dans le brouillard qui déjà se dissipait, puisqu'il ne couvrait décidément que le strict fond de la combe. Je n'avais pas peur, mais j'étais impressionné. Ayant repris ma route, je parvins au haut d'une montée et de là je vis un réverbère à deux cents mètres devant moi. Il éclairait une tache blanche soulignant une masse sombre, une maison selon toute apparence. Ce devait être le but de ma course.

Ma satisfaction fut toutefois légèrement tempérée par un bruit étrange dont l'origine et le genre étaient impossibles à identifier, mais grossissait au fur et à mesure que j'approchais. J'étais maintenant devant une façade relativement blanche. Le réverbère fixé à l'angle de la maison l'éclairait, tout en plongeant dans l'ombre le reste du bâtiment. Il était plus de vingt et une heures. On devait travailler à l'intérieur. Une fenêtre éclairée et le bruit d'une transmission tournant à plein régime l'attestaient indubitablement. Mais l'autre bruit, intrigant au possible, n'en était pas pour autant atténué, bien au contraire. On aurait pu croire à un engrenage géant, martelant ses pas, puis, soudain, c'était comme un tas de gros gravier qui s'écoulait sur un plancher. J'en venais à évoquer le diable de Mollens qui, disaient les âmes crédules, maniait dans la nuit tant de chaînes, faisant tant de bruit, que le village n'en dormait plus.

Comment, ayant pénétré à l'intérieur de cette maison, qui me fût apparue effrayante et énigmatique si je n'avais été averti, comment parvins-je dans une pièce-atelier, où un homme me tournant le dos, en habits de travail, couvert de farine tel un meunier, s'affairait sur une machine dont je sus plus tard que c'était une ponçeuse, comment y parvins-je ? Je ne saurais plus le dire. Et pourtant cette première vision ne s'est guère atténuée dans mon esprit, même si quelques années plus tard, j'aurai tout à loisir la possibilité de mieux connaître la maison puisque j'y travaillerai vingt-trois ans. A tel point que cette poussière de ponçeuse omniprésente ne frappera plus mon regard.

Signalons en passant que si, lors de ce premier contact un soir d'hiver, j'avais trouvé Antoine travaillant très tard dans la soirée, et que Madame en faisait autant dans une autre pièce, ce n'était pas une exception. Que durant trente ans et plus, ce fut la règle, avec des pointes, nécessité ne connaît pas de lois, jusqu'à minuit, une heure, voire trois heures du matin.

On comprendra qu'à l'occasion de cette première visite à la fabrique de jouets, je me devais de satisfaire la curiosité qu'avaient suscitée en moi les étranges rumeurs et grondements confus dont j'avais été tant intrigué sur la fin de ma course. Alors le maître de ces lieux



La maison et fabrique de jouets de M. Antoine Capt au Bas-du Chenit.
Ayant pénétré à l'intérieur de cette maison, je parvins dans une pièce-atelier, où un homme me tournant le dos, en habits de travail, couvert de farine tel un meunier, s'affairait sur une machine.

étranges, tapissés jusqu'aux ultimes recoins de cette fine poussière de bois, produit de la ponçeuse, me conduisit sous le toit. Là je vis tourner sur eux-mêmes d'énormes tambours de bois, octogonaux, si mes souvenirs sont exacts. Lesdits étaient remplis de toutes sortes de pièces de bois, plots, planchettes, roues, etc. Le mouvement de rotation brassait toutes ces pièces qui s'ébavuraient, s'appropriaient par frottement réciproque sur elles-mêmes des milliers de fois répétés. C'était les «tonneaux». Conçus, fabriqués, installés, par Antoine lui-même. Application sur une grande échelle, d'une méthode employée en horlogerie.

C'était un très petit échantillon des réalisations de ce magicien qui, par la suite, m'étonneront tant de fois. Magicien sans pouvoir magi-

que bien entendu, puisque réduit à ses seules possibilités personnelles, pour mener à bien une fabrication dont les exigences allaient de celles du mécanicien, à celles d'affûteur de scies circulaires, en passant par la création, la construction, l'installation de machines fort diverses, y compris les installations électriques afférentes. Des exigences allant de celles de concepteur, de dessinateur, à celles de décorateur de jouets. Des exigences, des capacités tenant du commerce. Acheteur, vendeur, commis voyageur. Expéditeur dans toute la Suisse, et cela presque quotidiennement, de grosses harasses remplies de jouets et produits divers. Sans oublier une usine, des ouvriers à diriger, une fabrication à conduire, à surveiller, etc. Je pourrais continuer sur cette lancée, sans pour autant sortir des grandes lignes d'une vue globale du sujet. Mais il ne faut pas négliger les détails, les problèmes quotidiens. Peut-être y viendrons-nous dans les pages suivantes.

Pourtant, me semble-t-il, avant d'aller plus avant dans les péripéties de cette mini histoire locale, je dois, pour l'homogénéité de mon récit, dire comment et pour quoi je devins ouvrier de cette fabrique de jouets. Non pas pour m'attarder sur un épisode de ma vie, si important fût-il pour moi, mais parce qu'il participe d'événements à travers lesquels je peux rappeler une tranche de cette époque 1930-1963. Années de crise. Années de guerre, années de retour à la paix troublée, de l'opposition Est-Ouest, de la menace atomique, d'ailleurs toujours possible. Puis aussi de la conquête de l'espace, à défaut de celle de la paix. Le spoutnik russe 1957. Les discussions passionnées avec de chers amis qui, Bible en mains, voulaient prouver l'impossibilité pour l'homme de quitter la terre. «L'Eternel est contre toute haute tour» ? Puis le petit pas d'Armstrong sur la lune, et cela aux yeux médusés de millions de téléspectateurs, possibilité marginale certes, mais aussi impensable trente ans auparavant, que l'alunissage lui-même.

Ce siècle, qui avait pourtant commencé par ce qu'on appelle «la Belle époque», nous valut deux guerres mondiales, totales et atroces à la mesure des «progrès» techniques auxquels, pour notre malheur, nous sommes parvenus. Qui nous valut, il faut le dire aussi, une

période de prospérité générale pour le monde industriel en général, particulièrement propice à la Suisse.

Dix ans après la guerre de 1914-18, la crise de 1929 frappe notre contrée avec les conséquences que l'on sait. Encore dix ans et c'est 1939. Seconde guerre mondiale. La fabrique de jouets a déjà pris un développement évident.

Pour Antoine Capt, la mobilisation est un handicap, une tragédie aussi malvenue que source de circonstances à première vue insurmontables. Certes ils étaient des centaines de mille (je parle de la Suisse) à subir ces contraintes désastreuses. Plus ou moins désastreuses ou suprêmement ennuyeuses suivant les intéressés, au vu de leurs responsabilités civiles, plus ou moins lourdes, qui enduraient, outre la participation effective aux exigences, souvent incohérentes à leurs yeux, du service militaire, les angoisses de ce début de guerre. Les longues attentes, inutiles à première vue, durant lesquelles on pense au travail, aux affaires, à la famille, au bétail laissés en plan à la responsabilité des autres, de qui ?

A ce moment-là, j'étais à la maison, chez mes parents, en convalescence après trois ans de maladie dont vingt-deux mois d'hospitalisation. Je suivais passionnément ce début de guerre, après en avoir vécu les causes préliminaires. Guerre qui devait durer six ans, on le sait. D'autre part, je me posais avec une certaine angoisse la question de savoir comment j'allais me réintégrer dans la vie professionnelle, à quelle occupation j'allais me vouer, plus exactement laquelle serait compatible avec mon état de santé encore incertain, voire douteux.

Certes j'étais en possession de mon certificat de maçon. Certes j'étais, suite à mes ennuis de santé, libéré du service militaire, en l'occurrence un avantage certain dont je me gardais de faire état devant les mobilisés. Mais d'autre part il me semblait peu prudent, après une tuberculose pulmonaire (deux ans) et une métastase au genou (un an), de reprendre une activité sur les chantiers de construction.

C'est dans de telles circonstances, un matin de septembre 1939, alors qu'en convalescent j'épandais des tas de regain (pour mon père) entre Les Bioux et L'Abbaye, qu'Antoine Capt vint à passer au volant

de sa Citroën. S'étant arrêté, il m'exposa sa situation. Mobilisé, en congé pour deux ou trois jours, avec un nombre considérable de commandes à livrer avant la fin de l'année, jouets et Noël allant de pair. Sa femme, si capable fût-elle, était débordée. Pouvais-je donner un coup de main en travaillant quelques heures par jour ?

C'est ainsi qu'au début je me rendis journellement à vélo au Basdu. Puis la neige tomba tôt à la fin de l'automne et outre le repas de midi que me servait Madame Capt, je dus coucher sur place à réitérées fois. La «drôle» de guerre s'étant provisoirement installée, Antoine bénéficia de congés substantiels. Cet hiver 1939-40 en définitive aurait pu être pire pour la fabrication des jouets.

Avec les mois, la guerre durant, ma participation à temps partiel devint assez rapidement un emploi régulier. J'étais fiancé depuis quatre ans. Du point de vue de ma promise comme du mien, le temps était venu de convoler en de justes noces[7]. Ce que nous fîmes au printemps 40. Antoine, en me priant de bien vouloir prêter main forte quelques heures par jour, n'avait probablement pas prévu cette «accélération de l'histoire» et n'en fut, d'un certain point de vue, qu'à moitié réjoui. Jusqu'ici il n'avait employé que de la main-d'œuvre occasionnelle. Avoir la charge d'un candidat père de famille aggravait sa situation. Mais, disant cela, je sors de mon propos.

Ce qui reste certain, c'est que, la guerre aidant, la demande de jouets suisses s'accrut fortement. Que la fabrication se trouva rapidement à l'étroit. Que le nombre des ouvriers, à temps partiel ou total, décupla. Que le développement de la production, prévu ou non, devint considérable.

Là-dessus, l'inspectorat des fabriques s'avisa de faire part de ses exigences et contraintes. Il fallut agrandir. Autrement dit, transformer en ateliers nouveaux la partie de la maison qui jusque-là n'était encore affectée qu'à des espaces secondaires.

Il en fut de même sous de nombreux rapports. Protections sur les machines, aspirations sur les ponçeuses, idem dans l'atelier du vernissage, et j'en passe.

---

[7] *Honni soit qui mal y pense.*

On ne le sait que trop, les exigences légales, légitimes en elles-mêmes, contrarient souvent étrangement (trop souvent ?) ceux qu'elles obligent, en plein développement, à des adaptations coûteuses, dont les nécessités, pourtant évidentes, apparaissent à ceux qui en sont «victimes» discutables, voire mesquines. Du moins il n'est pas douteux qu'elles les affectent lourdement alors qu'ils sont déjà surchargés de travail et d'investissements de toutes sortes.

C'est dans de telles occasions que Madame Capt, usant d'une de ses formules tranchantes dont elle avait le secret, proclamait péremptoirement :

– Oh l'Etat, le bien qu'il fait, il le fait mal et le mal qu'il fait, il le fait bien.

Antoine, lui, révélait sa philosophie par des réflexions ironiques à souhait, ou même par des inscriptions sur un morceau de bois ou de carton. Sa vision de l'avenir terrestre n'était jamais euphorique, largement compensée par le céleste. On pressent les larges développements que pourrait susciter cette dernière remarque. Pour l'instant laissons cela. Y reviendrons-nous, même brièvement ? Ce sera au gré des futurs accommodements de notre récit.

Antoine ? Je le vois encore, assis sur un tabouret, avec sur les genoux, un «carton», plan du nouvel atelier des machines, à une échelle donnée. Il avait découpé, à la même échelle, des rectangles de papier de couleur, représentant chacune des machines, dont il cherchait à déterminer la meilleure disposition dans ce nouvel espace.

Passant à proximité, j'avais jeté un coup d'œil sur cette étude importante et qui m'intéressait vivement puisqu'elle concernait le futur emplacement du «tour» sur lequel je travaillais la majeure partie de mon temps de travail. Tour conçu, créé, fabriqué par ce patron lui-même. Chef-d'œuvre d'ingéniosité fonctionnelle construit à moindres frais. Permettant de produire en quantité industrielle jeux de boules (jusqu'à douze centimètres de diamètre), boules de jeux de croquet, compris, bien entendu, maillets, manches des dits, etc. Quilles pour enfants, boules comprises. Permettant le découpage de roues de bois destinées aux multiples petits véhicules, trains, chars, brouettes,

d'enfants. Par exemple : roues de cinq centimètres de diamètre, dix mille en huit heures.

Nous parlions donc de ce patron assis sur un siège tout provisoire, un plan sur les genoux. C'est ce qu'il appelait son bureau technique. Et rien mieux que cette ironie ne constitue un plus bel hommage à cet homme, concepteur, créateur, réalisateur, qui mena à bien, après l'avoir créée de toutes pièces, cette fabrication de jouets de bois, ingrate entre toutes, grâce à un sens aigu de l'économie générale de son entreprise.

Lorsque je lui faisais remarquer le caractère un peu précaire, voire provisoire qui dure, de certains détails d'une installation, qui laissait rêveur tel inspecteur des fabriques, il répondait : «Oh bien sûr, nous n'avons pas de belles poignées nickelées à tourner. Mais c'est ce qui nous permet de tourner sur un autre plan».

Il me fit un jour cet aveu : «Oh tu sais, les choses qui vont bien dans l'usine, c'est au culte le dimanche matin que j'y ai pensé».

Ce n'est pas sans raison qu'au début de ces lignes je signalais un certain style, un esprit du Bas du Chenit. En voici encore un exemple. Travaillant, un jour, sur un lot de bois, réservé à une destination particulière, je commis une erreur irréparable. Scier à de mauvaises dimensions, ce qui s'appelle «massacrer du bois». Pas moyen de camoufler la bévue. Je dus en faire l'aveu. Ce qui inspira au patron très contrarié, cette remarque : «Eh bien, si tu avais été conducteur de locomotive, il y aurait eu dix morts».

Mais revenons tout de même à ce bureau technique, à ce plan de l'atelier des machines, à cette vision un peu pessimiste, jamais euphorique de l'avenir.

Lorsqu'après mûres réflexions, ayant bien tout pesé, soupesé, lorsque tout lui parut disposé de manière idéale, le patron colla les rectangles-machines sur le plan, et satisfait de son travail, du moins ai-je lieu de le croire, il écrivit en toutes lettres au bas du carton : «En attendant un nouveau cyclone».

Là encore résistons, pour l'instant du moins, à nous laisser distraire par les réflexions que pourraient nous suggérer cette remarque plus nostalgique, mélancolique qu'enthousiasmante. Elle ne me surprenait d'ailleurs nullement. J'étais, au contraire, à même, mieux que

personne, d'en saisir le pourquoi, l'origine et le sens, étant donné mon ascendance communautaire chrétienne.

N'allez surtout pas déduire de ce qui précède que les époux Capt étaient d'affreux misanthropes, atrabilaires et chagrins. Ils avaient trop d'esprit, l'un et l'autre, pour cela. Et c'est bien ce qui, dans le tracassin du quotidien, leur permettait de garder le sourire, ou du moins une bonne humeur relative.

Antoine, en passant, en racontait «une bonne» tirée de son inépuisable collection. Le couple d'ailleurs avait des amis. Certains même hauts en couleur. Tels les frères Piguet de Chez Villars. Pierre et Jean, enfants d'un couple de sourds-muets, semblaient vouloir exprimer à haute et intelligible voix et surabondamment, outre la profusion de leurs sentiments personnels, tout ce que leurs parents n'avaient pas pu dire.

Pierre, le plus comédien des deux – ne croyez pas que Jean ne le fût pas – avait vécu un temps à Paris. Il s'y était occupé, distrait de mille manières et de plus distingué, signalé de façon si peu banale que dans une localité de moindre envergure il en eût acquis une solide réputation d'amuseur.

Pierre aimait relever les défis, provoquer, mettre son interlocuteur dans l'embarras, mais si gentiment que tout le monde finissait par en rire. De très bonne heure un samedi matin, il coupait «son» bois devant son domicile. C'est-à-dire, débitait à la hache des rondins de sapin, de hêtre de vingt-cinq centimètres pour en faire du bois de feu. Spectacle que l'on a vu, en été, durant des siècles devant chaque maison, lorsque l'on ne se chauffait pas encore au «mazout». Pierre, en manches de chemise, s'en donnait à cœur joie. Vint à passer un voisin, valise à la main, cravaté, endimanché, qui visiblement allait «prendre» le premier train. On se salue, on échange quelques propos, et allez savoir pourquoi, on en vient à parler du temps que met le train pour parvenir à Lausanne depuis Le Sentier. Et Pierre d'assurer qu'avec son vélo militaire, il est plus rapide par la route. L'autre en doute fort, la contestation s'amorce. Mais Pierre n'est pas homme à s'avouer

battu. Il plante la hache dans le tronc, s'empare de sa bicyclette, accompagne le voisin à la gare. Part en même temps que le train. Et lorsque le copain sort du wagon à Lausanne, il est salué par un Pierre content et fier de lui. Pierre en manches de chemises, parti tel quel, sur-le-champ. Bien entendu.

Pierre, bien sûr, ne réussissait pas à chaque coup. Arrivant un soir à l'improviste chez ses amis Capt, en compagnie d'un ami à lui, espérant mettre un peu tout le monde mal à l'aise, s'empresse de faire les présentations :

– Madame Antoine Capt, comment la trouves-tu, n'est-ce pas qu'elle est bien ?

Mais l'autre de répondre :

– Je ne froisserai pas la modestie de Madame en disant ce que je pense.

C'est probablement plus à leurs dissemblances qu'à leurs ressemblances de caractères que ces amis devaient de si bien s'entendre. La pondération, voire la roublardise d'Antoine s'accommodait fort bien de l'esprit primesautier des frères Piguet. Un soir, racontait Antoine, assis, en été, sur le banc devant la maison avec ma femme, je voyais un cycliste descendre le chemin du pont Noir. Apparemment ce devait être «le» Pierre. J'en étais surpris, car à ce moment-là nous étions en froid pour une peccadille. J'avertis ma femme pour la préparer à la rencontre.

Pierre arriva, cordial, ouvert, bavard comme à l'ordinaire, détendu. Et prêt semblait-il à passer «l'affaire» par pertes et profits. C'était, bien sûr, en faire trop peu de cas aux yeux d'Antoine le rusé.

Madame, évidemment, fit une tasse de thé, que l'on but à l'intérieur. La soirée passait agréable, aimable, amusante comme il se devait avec un hôte aussi divertissant que Pierre. C'est alors qu'Antoine posa tout de go sa question :

– Te souviens-tu que tu m'as écrit une lettre ?

– Oh oui.

– Te souviens-tu que tu m'as écrit que j'avais une langue de serpent ?

– Oh oui (et joignant le geste à la parole) je me rappelle bien quand je faisais le S.

S'il ne s'agit pas là d'une amitié solide, à moi la peur.

Avec Jean, plus jeune, les rapports n'étaient pas moins cordiaux. Jean, cependant, cultivait un léger penchant pour l'aspect dramatique des choses. Il avait alors toute la fougue et l'impatience de la jeunesse.

Il décida un jour de se fabriquer une petite armoire. C'était un plaisir sans mélange que de travailler pour soi, de travailler à l'aide des machines, des outils, du matériel de la fabrique de jouets, mis gracieusement à disposition par l'ami Antoine. De plus le vernis était là sur place. Gratuit probablement. L'armoire était finie, vernie, brillante, et Jean impatient de l'emporter chez lui.

Antoine, toutefois, sentit qu'il devait intervenir par un conseil judicieux.

– Tu ne devrais pas l'emporter ce soir. Le verni n'est pas sec. Si tu la laisses tomber, ou si tu chutes à vélo, ton chef-d'œuvre sera bien mal arrangé. Le sable collé sur le vernis, tu auras mille peines à tout réparer.

Jean comptait regagner son domicile, à bicyclette, tenant l'armoire à bout de bras de l'intérieur. L'impatience fut la plus forte. Excellent cycliste, il parvint, chez lui, tenant son guidon d'une main, l'objet de l'autre à bras tendu, sans encombre.

Mais durant le parcours, il traversa plusieurs nuages de moustiques, abondants dans les parages, à cette saison. La belle armoire, fraîche peinte, se trouva récrépie de bestioles, définitivement collées sur ce gobe-mouches imprévu.

On rit souvent des hommes se retrouvant en groupe et ne sachant faire autre chose que de raconter des histoires de service militaire. Parler de ce service souvent honni d'autre part. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, subissant des influences similaires : je raconte des histoires. Tant il est vrai que pour avoir vu par le menu à quelles difficultés et à quelle somme de travail ce couple fabricants

de jouets fut confronté, la part amusante de l'existence de cette époque prend, à mes yeux, une valeur particulière.

Ceci dit par souci de la vérité concernant le couple sus-nommé. Pour moi-même, bénéficiaire durant vingt-trois ans de l'existence de cette entreprise, le point de vue est différent. Nos cinq enfants sont nés durant cette période, et ce n'est pas l'incendie de janvier 1953, dont j'ai déjà parlé, si dramatique fût-il, qui justifierait des propos péjoratifs sur notre sort durant cette période. Même si tout ne fut pas rose.

Alors avant que d'en venir à une conclusion, essayons, toutefois sans dramatiser inutilement, de pénétrer un peu dans l'aspect concret de cette fabrication et dans l'effort fourni quotidiennement par les acteurs, patrons et ouvriers, de cette production.

Comment fait-on lorsque l'on veut produire, pour gagner sa vie, des boules de bois dur de douze, de dix centimètres de diamètre, et ce par centaines, par milliers ?

Admettons, pour ne pas compliquer le problème, que vous soyez propriétaire d'un atelier muni des machines à bois courantes, permettant, après avoir acheté le bois en billes de un mètre, de le débiter en carrelets de quatorze centimètres (pour des boules de douze), vous avouerez que de là à en faire des boules, parfaites, poncées polies, vernies, transparentes, il y a un pas à franchir ? Des étapes à suivre ?

Ce pas, ces étapes, lorsque je débutais dans l'entreprise, Antoine les avait déjà franchies, seul, de sa propre initiative. Savez-vous combien il faut de temps pour sécher du bois ? Savez-vous que même sec il bouge encore ? Ne dit-on pas que dans les bureaux de l'Etat il n'y a que le bois qui travaille ? Peut-on le sécher de force ? Bien sûr. Alors tournez vos boules à la perfection. Demain elles tiendront du citron par leur forme. Antoine, me contant ses expériences, me disait :

– J'en tournais plein une corbeille à bois. Le lendemain, arrivant à l'atelier, je les trouvais toutes fendues, des fentes de plusieurs millimètres de large.

Certes de nos jours on a mis au point des procédés de collage palliant ces inconvénients. Notre homme était seul, limité de mille manières et il ne se faisait pas, et de loin, que des boules.

Dans les années 1940, la production ayant décuplé (pour donner un ordre de grandeur) j'ai tourné, suivant les années, deux ou trois milliers de boules. Ceci au printemps durant trois ou quatre semaines, puisque bien entendu, il ne s'agissait là que d'une petite partie d'une production variée à souhait. Auparavant j'avais évidemment fait mon apprentissage sous l'experte direction du patron. Le bois séché, on ébauchait les boules. Ensuite elles étaient remises au séchoir d'où elles ressortaient en forme de citrons, avant que d'être amenées au calibre et à la forme exacte. D'autres parties de la fabrication ne présentaient pas les mêmes difficultés, sans pour autant en être exemptes totalement. Il faut savoir qu'un petit char, un train, la majorité des articles de ce genre se vendaient deux ou trois francs, du moins à des prix dérisoires, au magasin qui s'octroyait le tiers du prix de vente.

Et que voilà encore un sujet justifiant de belles digressions : la pression économique voulue, entretenue sur les producteurs, fabricants, fournisseurs par les lois du marché, lesquelles, il faut bien le dire, ne sont autres que celles du libéralisme économique, du capitalisme. Et ce au détriment des travailleurs, patrons, ouvriers. Quels qu'ils soient : horlogers, paysans, maçons, mineurs, etc., etc. Mais passons.

Lorsque vous achetiez une montre à l'Uniprix pour deux francs, dans les années trente et suivantes, vous êtes-vous posé la question de savoir à combien la fabrique livrait la pièce ? A moins d'un franc, bien sûr, nonante-sept centimes, si mes souvenirs sont exacts. Lorsque la fabrique de jouets du Basdu faisait des jeux de quilles en sapin (pour enfants), vous avez été combien à dire : ils pourraient tout de même les faire en bois dur ? En sapin ? Pourquoi ? Par économie sur la matière première. Et les premières tentatives eussent pu laisser croire que la chose était impossible. Mais là encore, Antoine eut l'idée salvatrice. «Essaye voir, avec un burin différent, un peu ainsi !» Il avait les idées. Dans l'application de l'idée, je crois être persévérant. Je parvins à tourner des quilles de sapin, lisses à tel point que le ponçage en fut largement facilité, voire éliminé.

Il y avait dans l'usine un atelier de débitage, où les billes d'un mètre arrivaient de l'extérieur. Pas gratuitement, vous l'imaginez sans peine. Elles en ressortaient sous forme de carrelets, de planches, de planchettes, etc. Les lames de circulaires mesuraient jusqu'à soixante centimètres et plus de diamètre.

Un atelier de machines diverses, raboteuses, circulaires, depuis les plus petites lames aux plus grandes. Ponçeuses qui appropriaient les jouets en pièces détachées et parvenues au stade final avant le vernissage. Dans cet atelier on sciait de longueur des pièces de bois de cent genres différents depuis les plots de construction jusqu'aux manches de croquets, en passant par je ne sais combien d'ébauches de pièces en cours de fabrication.

Il y avait bien évidemment un atelier de vernissage de peintures, et autres décorations. Sous le toit se trouvaient ces fameux tonneaux déjà signalés, pas la moindre des installations, en utilité.

Je parle des ateliers nouveaux créés sous la pression des événements et de l'inspectorat des fabriques. Parmi lesquels, je l'ai oublié, on trouvait aussi l'atelier des collages-montages.

Mais dans toute la partie ancienne de la maison, diverses étapes de la fabrication se suivaient. Madame Capt régnait sur tout un secteur de la production. Ce qui ne l'empêchait pas de mener à bien les travaux administratifs de la fabrique, comptabilité et rémunération du personnel, comprises. Elle-même, seule.

Souvent, et quotidiennement dès septembre, les directeurs préparaient les expéditions. Pas une sinécure, croyez-le. Le transport des harasses à la gare du Brassus se fit au cours des ans de diverses manières. Suivant qu'Antoine disposait d'une voiture ou non. Durant la guerre et même après, c'est au camionneur officiel, hippomobile, qu'incombait cette tâche. L'homme en question, M. Audemars, qu'on n'appelait jamais que de son surnom, avait deux caractéristiques. Il fumait des cigares dont l'odeur signalait sa présence jusque dans les ateliers. En outre il jouait perpétuellement les Cassandre, prédisant les malheurs, peignant le diable sur la muraille. Ce qui amusait beaucoup les époux Capt. Car de longue date, le temps avait prouvé que la guerre de Troie n'aurait pas lieu.

Il faudrait encore parler, dire deux mots du personnel, des ouvriers employés dans l'entreprise, pour ne pas passer sous silence un aspect fort important de ces trente-cinq ans d'histoire locale.

L'horlogerie gravement affectée par la crise, retrouva dès avant la guerre de 1939 une santé s'améliorant progressivement jusqu'à générer un état de prospérité bénéfique à toute la Vallée. La voiture automobile, signe extérieur de développement économique et de richesse, après avoir été le véhicule des patrons, des entrepreneurs et autres notables, devint celui de tout le monde en attendant de se trouver en plusieurs exemplaires dans certaines familles.

De nombreux jeunes gens, élèves de l'Ecole d'horlogerie ou autres, se firent quelques sous en travaillant quelques heures «aux jouets». Ceci surtout dans les débuts de la fabrique.

Puis, nous l'avons vu, le personnel «régulier» devint plus nombreux. Régulier entre guillemets puisque les horaires de certains étaient un peu fantaisistes. Ce qui faisait dire au patron : «Quand les derniers arrivent, les premiers s'en vont». Je ne crois médire de personne en disant que vu la concurrence de l'horlogerie, alors en plein essor retrouvé, grosse consommatrice de main d'œuvre qualifiée, ou prétendue telle, les ouvriers et ouvrières travaillant sur les jouets ne constituaient pas dans leur ensemble le nec plus ultra professionnel. D'ailleurs, disant cela je suis juge et partie, ce qui affecte mon opinion d'un coefficient douteux de subjectivité.

Il faut dire que quelques-uns, par une certaine fidélité et assiduité, rachetèrent leur sous-qualification. Il faut le dire aussi : «on vit de tout parmi eux». Mais enfin l'usine tourna, même si Antoine déplore encore leur incompétence et leur productivité insuffisante à ses yeux.

Nous eûmes Quinche, voleur, menteur et affabulateur de première force. Inutile d'insister sur ses défauts. Mais je me sens le devoir de lui trouver, si ce n'est une qualité, au moins un avantage sur d'autres. Un jour, comme tous, je dis bien tous les ouvriers travaillant sur les circulaires, il se blessa à la lame, malgré les avertissements qui ne lui avaient pas manqué. En l'occurrence une lame de très petit diamètre, heureusement, qui lui fendit longitudinalement, tout de même, le bout de l'auriculaire en deux.

Ça saignait fort et ce n'était pas beau à voir. Je m'apprêtais à mobiliser l'infirmière de service, Madame Capt, bien sûr. Mais le blessé m'arrêta net. «Rien de ça», dit-il. Et sortant de sa poche de pantalon une ficelle d'une propreté plus que douteuse, il resserra les deux parties de la plaie, entourant le bout du doigt de plusieurs tours de sa ficelle, et se remit au travail. Je prévoyais déjà l'infection et les complications y relatives, les médicales et celles avec l'assurance accidents dont je connaissais par expérience certains aspects. Six semaines plus tard, Quinche, me narguant de toute la malignité de sa face énigmatique, défit devant moi la ficelle crasseuse, pleine de sang durci et proclama : «Il est guéri, mon doigt».

Non seulement c'était vrai, mais il faut l'avouer, il y avait là de quoi se payer quelques jours de vacances aux frais de l'assurance. Et aussi que Quinche avait eu de la chance. Les crapules, dit-on, en ont toujours.

Par la suite, je crois avoir compris que précisément l'intéressé, trop connu de certains milieux, assurance ? police ? ne tenait précisément pas à signaler sa présence dans nos parages.

C'est avec plaisir, en revanche, que je rappelle le souvenir d'Henri, dit Riquet Lecoultre. Authentique représentant du Bas du Chenit, Sympathique Combier devenu municipal du Chenit en 1950.

Là de nouveau je me laisse séduire par l'aspect amusant des relations humaines. L'époque, elle, n'avait pourtant rien de folichon. La Pologne, la Norvège, puis la France envahies. Les hommes mobilisés. Riquet et Antoine copains de longue date, quoique harcelés de travail et de soucis, échangeaient leurs impressions dans ce style local, un peu énigmatique aux non initiés et pourtant éloquent, dont il fallait saisir le sens et le sel.

La Norvège venait d'être envahie, envers et contre toutes nos prévisions. On sentait que la drôle de guerre de l'hiver 39-40 nous avait trompé, allait devenir sérieuse et prendre un tour dont nous étions bien loin d'avoir une juste idée.

– Ça t'ennuyerait-il d'aller à la guerre ? demandait Antoine à Riquet, lequel connaissant son interlocuteur, chrétien évangélique, et devinant le sens véritable de la question : «Aurais-tu peur du combat, peur

de mourir ?» répondait par une pirouette, exprimant très fort, toutefois, ses soucis immédiats :

– Oh que non, si je pouvais rentrer pour traire.

Le même estimait, au sujet de l'Enfer, qu'il n'y avait pas lieu de trop s'inquiéter, puisque de toute façon on n'y serait pas seul, mais très nombreux.

Critiquant l'éclairage d'un nouvel atelier, il disait :

– C'est un éclairage pour une salle à boire, pas pour un atelier.

Le jeune André Moulin, était venu au monde avec un bras atrophié. Avant-bras inexistant avec une petite main au coude. Il travailla dix ans parmi nous. Un record de durée par rapport à la moyenne des employés. Il s'adapta à merveille, entre autres à une fonction, scier de longueur les plots dont on remplissait les milliers de boîtes de construction. Il travaillait derrière moi, je lui tournais le dos. J'avais encore des oreilles valides, si ce n'est excellentes. Chaque après-midi, Madame Schmit, la préposée aux boîtes de plots, venait vers André en train de scier. Sans me retourner, ni interrompre mon travail, j'entendais la conversation, des deux intéressés.

– Vous avez des plots numéro six ?

Moulin, accélérait son sciage, ne répondait mot.

Moulin sciait.

– Vous avez des plots numéro six ? répétait Madame.

– En, en, en ? répondait André.

– Vous avez des plots numéro six ?

Le scieur poussait encore la cadence et ajoutait quelques plots numéro quatre dans la caisse qu'il était en train de remplir. Alors estimant sa charge suffisamment importante, donc qu'il ne se déplaçait pas pour rien, il arrêtait sa machine, empoignait sa caisse de plots numéro quatre et partait, suivi de Madame Schmit, vers ces indispensables «tonneaux» d'où il extrairait les «six» à l'intention de la quémandeuse qui, telle un chien bien dressé et formé de longue date, participait à cette comédie quasi quotidiennement.

Comédie dont j'étais le témoin auditif, et parfois rêveur. Je pensais à ces milliers d'ouvrières et ouvriers, dont certains, durant toute une vie, avaient répété les mêmes gestes.

Puis un jour, Moulin, dont la stabilité d'humeur et de caractère était le trait principal, se permit quelques désinvoltures. Etonné, je lui dis :

– Alors, alors, André, que se passe-t-il ?

– Oh aujourd'hui je m'en f..., je quitte la boîte ce soir.

Telle fut la réponse. Ainsi, en dix ans, Moulin fit moins de bruit que tel autre en trois mois.

Il y eut de bons éléments. Mais l'attraction des ateliers horlogers de la commune se faisait sentir puissamment. Il y eut des éléments hauts en couleur. Des médiocres, des amusants, des inquiétants, des désarmants. Tout ceci, tenant de mon avis personnel strict. Je n'ai jamais été investi d'aucune autorité formelle dans la maison, si ce n'est, peut-être celle, informelle, d'être le plus ancien ouvrier de l'atelier et donc d'en bien connaître le travail et ses détails.

Z fut congédié en fin d'année, ce qui n'avait rien d'extraordinaire vu le caractère légèrement saisonnier de la production, laquelle s'intensifiait au cours du second semestre. Z prit fort mal la chose, et bien que je ne jouasse, ni de près ni de loin aucune influence dans les décisions de la direction, j'eus droit de sa part à un réquisitoire dont on peut au moins dire qu'à défaut d'être à coup sûr justifié, il était en revanche peu banal. Pas étonnant que je m'en souvienne.

– Ils m'ont dit : «Tous les ouvriers qui n'ont pas fait au moins une année dans la maison sont considérés comme des oiseaux de passage». Ils peuvent dire qu'ils en ont eu un beau vol l'année passée !

Puis Z exhalant sa grande colère comparait la Fabrique au Jardin d'Eden. Donnait à chacun un rôle, selon sa rancœur. Adam, Eve, le Serpent, tous en avaient un. Sans oublier la pomme. Puisque la conclusion tombait nette et sans appel : «Et nous on est les poires !» Nous lui laissons la responsabilité de ses divagations.

Rien de tel que le côté aigre-doux des relations humaines pour mettre du sel à la vie. Les chiens aboient, la caravane passe.

Dans ce coup d'œil sur le Bas du Chenit, sur ses habitants, sur la fabrique de jouets, il n'a jamais été prévu d'épuiser le sujet. Un tiers de siècle, c'est à la fois peu et beaucoup dans une vie humaine. Dans celle des promoteurs de la fabrique, nul doute que cela compte pour une étape majeure. Le Basdu avait vécu bien avant moi et vivra, à vues humaines bien après. Si bien imbriqué soit-il dans cette Vallée de Joux, souhaitons qu'il garde tout de même longtemps son caractère et que pas trop d'interventions malheureuses ne viennent en changer la nature. Le 27 août 1971, lorsque survint le nouveau cyclone pressenti par Antoine Capt, il y avait déjà huit ans que la fabrique de jouets avait disparu suite à l'incendie qui la détruisit le 13 mai 1963.

A ce moment-là, je l'avais quittée depuis presqu'un an. J'habitais Le Pont, un peu sur la hauteur. J'examinais à la jumelle une fumée suspecte au fond de la Vallée. Ma conviction fut vite faite. Je sautai sur ma motocyclette. Lorsque je parvins sur les lieux, la fabrique de jouets avait vécu.

Chaque être humain doit mourir. Outre cela, il arrive à plusieurs de voir disparaître en quelques instants le fruit d'efforts considérables, accumulés jour après jour au cours des années. Il faudrait n'avoir aucune sensibilité humaine pour ne pas être profondément affecté par ces événements dévastateurs, quelle que soit d'ailleurs leur nature. Certains, pour ne pas dire beaucoup, ne se relèvent que difficilement de ces coups du sort.

Il ne m'appartient naturellement pas d'épiloguer sur ce qu'ont dû éprouver les promoteurs de la fabrique de jouets le jour et les jours suivant l'incendie.

Tout au plus hasarderai-je quelques réflexions que me suggère aujourd'hui cette fin tragique, vieille de trente ans.

Antoine, si conscient de la précarité de toutes choses, lequel procédait à l'organisation, à l'aménagement des machines dans un atelier neuf, en attendant un nouveau cyclone, avait d'autre part dit à réitérées fois :

– Mon gamin ne fera jamais des jouets.

C'était manière de dire que malgré l'énergie, la constance, pour ne pas dire l'acharnement quotidien avec lesquels ils poursuivaient, son épouse et lui, leur mission, il ne tolérerait pas que son fils subisse les contraintes qui étaient les leurs. Aussi Gabriel Capt est-il depuis bien des années maître-professeur à l'Ecole de mécanique-horlogerie.

Certes, on pourrait ouvrir bien des discussions sur cette fabrication dont chacun a vivement déploré la disparition, alors qu'elle a si peu été aidée durant son existence, du moins comparativement à ce qui se fait aujourd'hui de la part des pouvoirs publics pour stimuler l'économie.

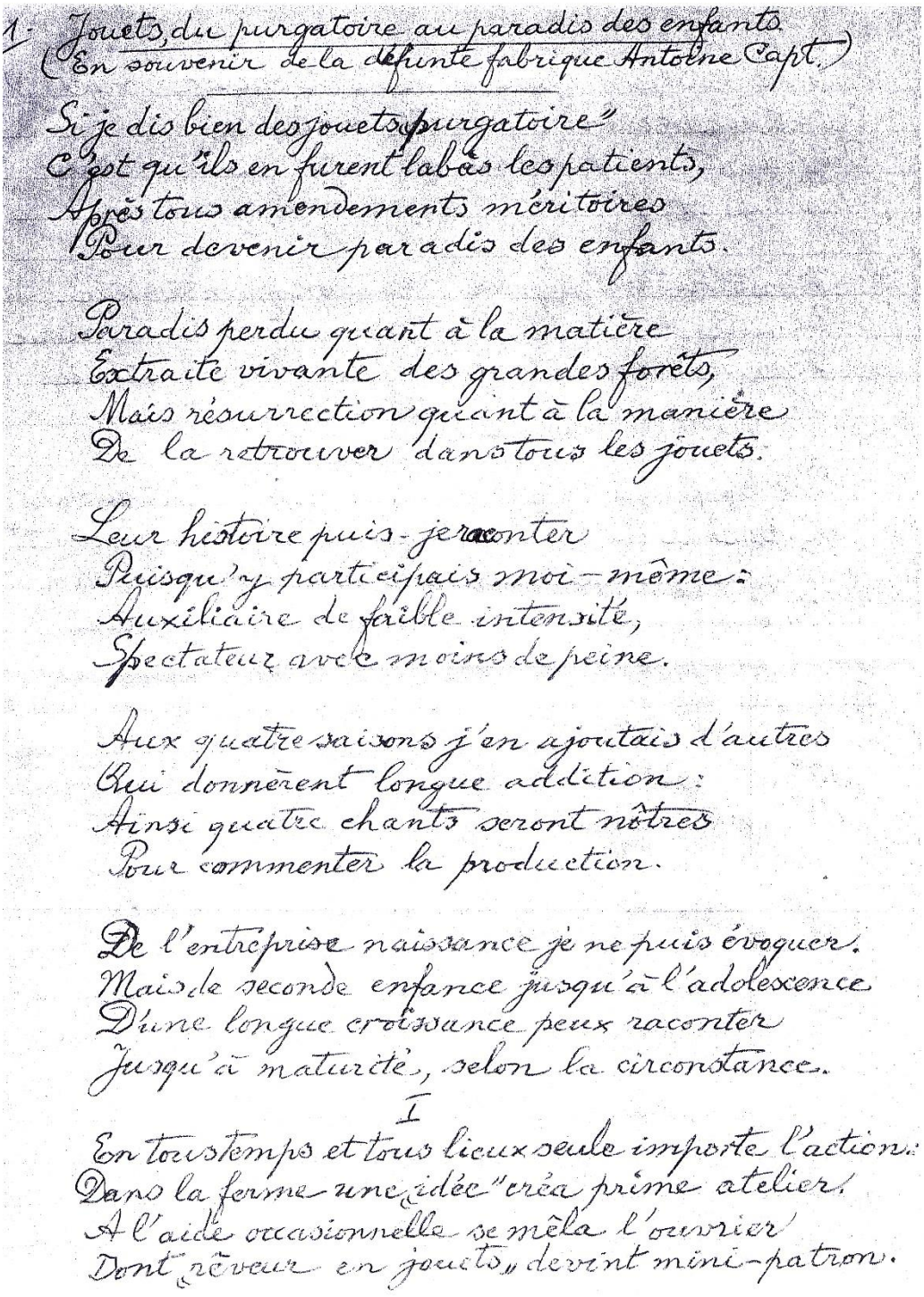
C'est une donnée de l'histoire que toujours les convictions religieuses protestantes ont engendré cette ardeur au travail que n'explique pas nécessairement l'appât du gain, et qui n'était certainement pas le motif de la persévérance des promoteurs de la fabrique de jouets.

Les sociologues ont beaucoup écrit sur les effets de la Réforme dans la société et dans les sociétés dont ils étudient les structures, les lois, les développements économiques. Leurs déductions souvent contradictoires, toujours intéressantes, constituent une somme, une somme de laquelle il serait prétentieux de notre part de vouloir tirer des explications éclairant le comportement des époux Capt.

C'est pourtant une conviction chez l'auteur de cet opuscule : les promoteurs de l'industrie du jouet au Bas du Chenit puisèrent dans leur conception chrétienne de la vie l'énergie indomptable dont ils firent sans défaillance la démonstration permanente. Ils y trouvèrent des forces sous-jacentes indémontrables, mais réelles.

Une des plus grandes maisons de commerce international, sinon la plus grande du canton de Vaud, a pour devise : «Etre et non paraître». Or il se trouve que ses dirigeants, depuis des générations, appartiennent à la même communauté évangélique que les époux Capt.

Un collègue de Claude Berney, Daniel Capt d'Auguste, a aussi travaillé à la fabrique de jouets d'Antoine Capt et a de même laissé sa trace. Nous devons copie de ce texte à Wilfred Berney, fils de Claude, qui a aussi travaillé dans la même entreprise au temps de son enfance ou de son adolescence. Les « gamins » gagnaient alors 1.50 de l'heure, ce qu'ils considéraient comme un sacré pactole !



1. Jouets, du purgatoire au paradis des enfants
(En souvenir de la défunte fabrique Antoine Capt.)

Si je dis bien des jouets "purgatoire"
C'est qu'ils en furent là-bas les patients,
Après tous amendements méritoires
Pour devenir paradis des enfants.

Paradis perdu quant à la matière
Extraite vivante des grandes forêts,
Mais résurrection quant à la manière
De la retrouver dans tous les jouets.

Leur histoire puis-je raconter
Puisqu'y participais moi-même:
Auxiliaire de faible intensité,
Spectateur avec moins de peine.

Aux quatre saisons j'en ajoutais d'autres
Qui donnèrent longue addition:
Ainsi quatre chants seront nôtres
Pour commenter la production.

De l'entreprise naissance je ne puis évoquer.
Mais de seconde enfance jusqu'à l'adolescence
D'une longue croissance peux raconter
Jusqu'à maturité, selon la circonstance.

I

En tous temps et tous lieux seule importe l'action.
Dans la ferme une idée créa prime atelier.
A l'aide occasionnelle se mêla l'ouvrier
Dont "rêveur en jouets" devint mini-patron.

2.

Je connus donc ce spectacle effarant :
Roues en perpétuel mouvement
Aux bras humains s'articulant
Par de grands leviers basculants.
Le bois brut en cette aventure
Souffrait cent et mille tortures
Des raboteuses à cannelures
Et circulaires mince denture.

L'ébauche ainsi se transformait
En tout ce que le patron voulait.
Les machines aussitôt rejetaient
Ce dont les copeaux témoignaient :
Aussi bien cheveux de têtes coupées
Que fragments de jambes brisées,
D'épidermes et dermes scalpés
Sous les nerfs à vif torturés.

Mais jouait la poupée « à toupie
Sur la tourneuse en euphorie,
Ruban rose à verroterie
Sur la ponceuse en sauterie.
Tout s'y passait en musique
Chaque machine étant l'instrument
A chanter mélodie pratique
Propre à son vrai tempérament.
Magique cependant, malgré la dureté,
Joignant au geste la parole,
Toutes criant en même vérité
La complainte du bois qui finirait gloriole.

3.

Mais le profane, à ce moment de la fabrication,
Avait mystère des morceaux, dont l'assimilation
Aux cabines et chaudières lui jouait plaisant tour:
Des pièces patissières, prêtes à passer au four!

Par brefs enchaînements de fragments préparés
Les toits coiffaient les caisses, tous wagons assemblés.
Les dômes à vapeur faisaient des petites marmites,
Les cabines aux chaudières de jolies guérites.

Et tout ce matériel prenait le train avant que de l'être lui-même
Pour accéder, par l'ascenseur, à l'atelier très étrange à moi-même
Celui où l'artiste-ouvrier, pour locos et wagons terminer
Les mitraillait de couleurs, au pistolet, avec l'air comprimé

Les trains redescendaient par le chemin de suspension
Dont l'appareil avait régulateur à boules et réaction.
Livrés ensuite aux manipulations d'habiles ouvrières
Recevaient accrochages dorés, fixés au marteau par l'arrière

Ainsi vivions-nous cette longue épopée du jouet pour enfant.
Le destin du cheval (tracteur ou grand coursier) n'était pas moins pré
Il naissait quintuplé. Découpé par une obstétrique machine (dans)
Profilé, puis lavé par mains de ponceur peu câlines.

Quant à les distinguer, travail de crayonneur,
Que confirmait le peintre par les teintes en honneur
Dans l'esprit du patron. Il était conscient
Des formes et couleurs joyeuses au client.

Au fond de l'atelier gros vacarme intriguait :
Grand homme à sa machine avait travail énorme,
Autant que la chaudière combustible consomme.
Pour lui bois à tourner qui jouets indiquait.
Un tourneur inquiétant dans un ample rideau
Qui entier l'enveloppait. Assez mince barreau
Contre boules perdues dépassant son carreau :
Proche était son voisin pour un rude cadeau !
D'ailleurs sans le rideau restait la tourneuse sorcière
Quand en roues diverses elle était ouvrière :
L'étampage achevé, on voyait les rougeâtres lanières
Laissées par ces rondelles jusqu'alors prisonnières.

Le voisin du tourneur n'était pas la réplique,
Aussi bien en travail, du scieur énergique.
Doyen qui se cassait, mais sans supplique
A personne, sinon aux routes faméliques.

Le copain du sportif à lui presque identique :
Non du bras, mais de jambe à la marche impratique.
D'ailleurs aussi bien que lui allergique
Au découragement, maladie interdite.
Il avait rude voix comme sa raboteuse
Laquelle lui faisait un chambard de batteuse,
Et son plaisir, sinon revanche heureuse
De son infirmité, certes jamais peureuse.
Le doyen s'affaiblit jusqu'à dernière chute
De route en lit de mort, moins abrupte.
Du Chemin Noir, fit brave Italien culbute
Pour reprendre la place, alors mise en échute.

5.

Mais qui dit boules, dit arceaux et maillets.
Ces derniers travaillais dans le vieil atelier"
Qui plus que le nouveau révélait faculté
De transformer ferrailles de rejet
En utiles machines habiles à tous sujets.

Si des arceaux les mains arrivaient à plier,
Il fallait de la meule étincelles tirer
Pour appointir les bouts et en faire piquets.
Quant aux maillets ce n'était point follet
D'en percer le talon aux doigts de poupée" fixé;
Vibrait l'hameçon du taraud, talon était coincé:
Fallait contre éraflures le tenir au collet.

Ensuite on me donnait du bâton, mais bien rond,
Du bâton à poncer, bois à faire poussière
De sa mince pelure, à tout vernis contraire).
Quant aux longs manches des maillets blonds,
Le ponceur les fixait ainsi qu'une barrière,
Sujette à s'évader tout comme une portière
Mal attachée, ou trop battante sur ses gonds.
De ce premier mitron" je suivais la manière
Qu'il avait adoptée pour frotter long bâton,
Long bâton qu'il tenait dans ses mains de mitron
Jusqu'à les échauffer avec papier de verre.

De la petite circulaire" avais-je ensuite pris leçon:
Prudence et attention en refendant les goupilles".
(Bois de ma connaissance, puisque fragments de bâton rond

6-

Boîtes de construction c'était nouvelle chaîne
De tous objets en bois, du coffret au chalet.
"Colonnes" on tournait, cintres et toits découpait
Pendant que d'"entourages" on prenait peine.

Des coffrets commençait le travail de machine
Dont faise "raimurait" les côtés mortaisés:
Danger de pousser trop à fond la cuisine"
Pour en avoir bouts de doigts emportés.

Les côtes en collés : réclamaient mains habiles
D'ouvrières que patronne avec elle entraînait:
Assemblage "à l'équerre" pas toujours très facile,
Mais qu'oeil et bras "souverains" permettaient.

Occupé dans un autre travail de ce même coffret,
C'était aussi pour moi moment de découverte
Quant à des caractères dont indifférence première
Devenait par la suite sympathique intérêt:

Telle cette responsable de famille
Qui volontiers "râlait" plutôt que n'avisait.
Mais au contraire de ce qu'il en paraissait
Etait "mère-courage" face à "père-guenille".

Aussi de ce toujours morose et vieux garçon
Qui faisait de songeuse mélancolique amie,
- Moment où le ruban abandonnait partie
En lui sautant au cou, par brusque crevaison.

7.

Quant au petit "Métrieux", il s'ornait de flambantes lueurs,
Echos d'un rond fourneau d'école. Mains de rougeur
Traçant de folâtres ballets, compagnons des machines,
Avant que du four bonne odeur annonçât l'ouvrière cuisine

Effets de poésie que suivaient les journalières réalités
D'une saison hostile au transport des jouets terminés:
Il fallait l'occident délaisser pour route meilleure à l'orien
Après passage, à gué gelé, d'une Orbe dure en ce moment

Des bois bien endormis s'échappaient des cris rauques aux lisiè
Cris d'animaux par le froid prolongé chassés de leurs tanières
Parfois annonciateurs de drames dont les uniques auteurs
Étaient les chiens, des chevreuils égarés féroces exécuteurs.

Le travail aux jouets s'en trouvait plus humain, sinon plus familier
Déjà pour le printemps on préparait commandes et mettait en chant
Lapins, oiseaux de basse-cour, tous animaux de Pâques,
Chars à tirer, chars attelés, brouettes à notre marque.

D'ailleurs à grande presse avait suivi relâche. Après janvier
Petite presse suivait, pour les Pâques, en dernier.
Motivée aussi bien par les désirs d'enfants
Qui déjà s'accrochaient aux jouets du printemps.

Les brouettes surtout étaient pour moi poème,
Quelin refrain commençait pour l'entrain des ébauches,
Puis châssis caisses et roues y motivaient des strophes
Composées en séries, puis rassemblées en chaînes.

8.

Coffrages de brouettes, affaire de fillette
En atelier des femmes où la fille régnait.
Plutot drôle de môme, à tous travaux coquette,
A qui "mimi" ce mini-nom restait.

On la voyait faire reine en barreau
En assemblant manches sous caisse,
Et désinvolte comme en bureau
Où elle aurait été la maîtresse.

Des brouettes faisait gracieuse pirouette
Avant que d'en dresser une montagne
Tout en chantant, plus gai que girouette,
Chansons du jour dont elle était compagne.

Le peintre recevait en dernière visite
Tous ces objets pour leur donner musique
De vernis printaniers. Aussi bien bichonnés
Par ce pur alchimiste, aux "brillants" initié.

Pâques nous revenait avec ses clairs matins:
La neige en blanissait, les hêtres étaient satins,
Aussi bien les tranchées redevenaient chemins,
L'Orbe enfin se cousait sa vêture d'airain.

La route des jouets trouvait vie et santé
Auprès des champs, d'eau et soleil éclaboussés,
Pour lui refaire une jeune beauté
Le printemps suffirait, jusqu'à félicité.

Meilleurs étaient les ans pour la fabrique sur le crêt,,
Autant qu'à ceux où son chemin les conduisait:
On roulait sur l'asphalte et le piéton foulait
Un tapis qu'en hiver la fraise à neige curait.

Si quelques ateliers gardaient de l'artisan la technique
Rien n'empêchait d'être la production bénéfique
Au patron qui voyait à chaque an ses pratiques
Faire boule de neige, et son personnel plus statique.

Et voici qu'un mortel accident mit fin très brusquement
A cette activité, qui pour le visiteur était étonnement.
S'il devait protester quant aux poussières et dangers,
En vérité pouvait-il qualité et fini" admirer.

Fabrique de jouets, de belles créations témoignage vivant
Que nourrissaient réflexion, sens pratique et opiniâtreté,
Tu étais fruit d'une longue recherche en la difficulté
Pour apporter poésie et leçons dans l'esprit des enfants.

Orient, 3 mars 74.

Daniel Capt d'Auguste.

Était advenu l'incendie :

LA FABRIQUE DE JOUETS DU BRASSUS DÉTRUITE PAR LE FEU

Lors de la grave crise horlogère de 1930, M. Antoine Capt, animé d'un réjouissant esprit d'entreprise, commençait une fabrication de jouets en bois.

Sous son impulsion, l'entreprise connut un développement aussi réjouissant que le permettaient les circonstances du marché. La fabrique était restée au stade artisanal, mais réussissait à écouler sa production et assurait de l'ouvrage à une dizaine de personnes.

En 1945, les ateliers, installés dans une maison foraine, étaient agrandis et modernisés.

La pénurie de main-d'œuvre affectait naturellement la direction de la fabrique et seuls étaient occupés dans l'entreprise des Italiens et des Espagnols.

Or, lundi, vers 9 h. 30, le feu se déclara dans l'atelier de peinture. Comme ce n'était pas la première fois qu'un semblable incident se produisait, M. Capt, avec l'aide de son personnel, pensa pouvoir maîtriser le danger.

Mais les efforts furent vains et les extincteurs privés furent sans effet. Il fallut faire appel aux pompiers.

On conçoit fort bien que dans un immeuble ancien, voué à la fabrication d'articles en bois, le feu trouve des aliments favorisant son développement. En quelques minutes, on se rendit compte que la lutte contre l'élément destructeur s'avérerait difficile.

Les troupes cantonnées au Brassus furent les première sur les lieux et mirent en action la pompe du village du Brassus. Il fut fait également appel à la compagnie de L'Orient.

Arrivés su les lieux vers 11 h. 30, nous avons pu constater combien les dégâts étaient importants. Les flammes sortaient encore par les fenêtres du premier étage, et les pompiers s'efforçaient d'arroser le foyer avec un certain nombre de lances. On savait qu'il y avait un local contenant des matières explosives et dangereuses.

Sur le pré, on voyait ce qui vait été soustrait aux flammes, mais à vrai dire, les machines et une partie du mobilier du propriétaire sont restées dans le bâtiment détruit.

Ce sinistre est particulièrement désolant. Il détruit une modeste industrie, mais qui avait bien sa place dans la paroisse du Brassus. Certes, sa position excentrique ne favorisait pas son développement, mais nous pensons à l'amertume de M. A. Capt qui voit le résultat d'un long travail détruit en une matinée.

C'est donc un immeuble de plus de cette rive gauche de l'Obe qui est aujourd'hui semblable à ce qu'elle était depuis des siècles, qui disparaît.

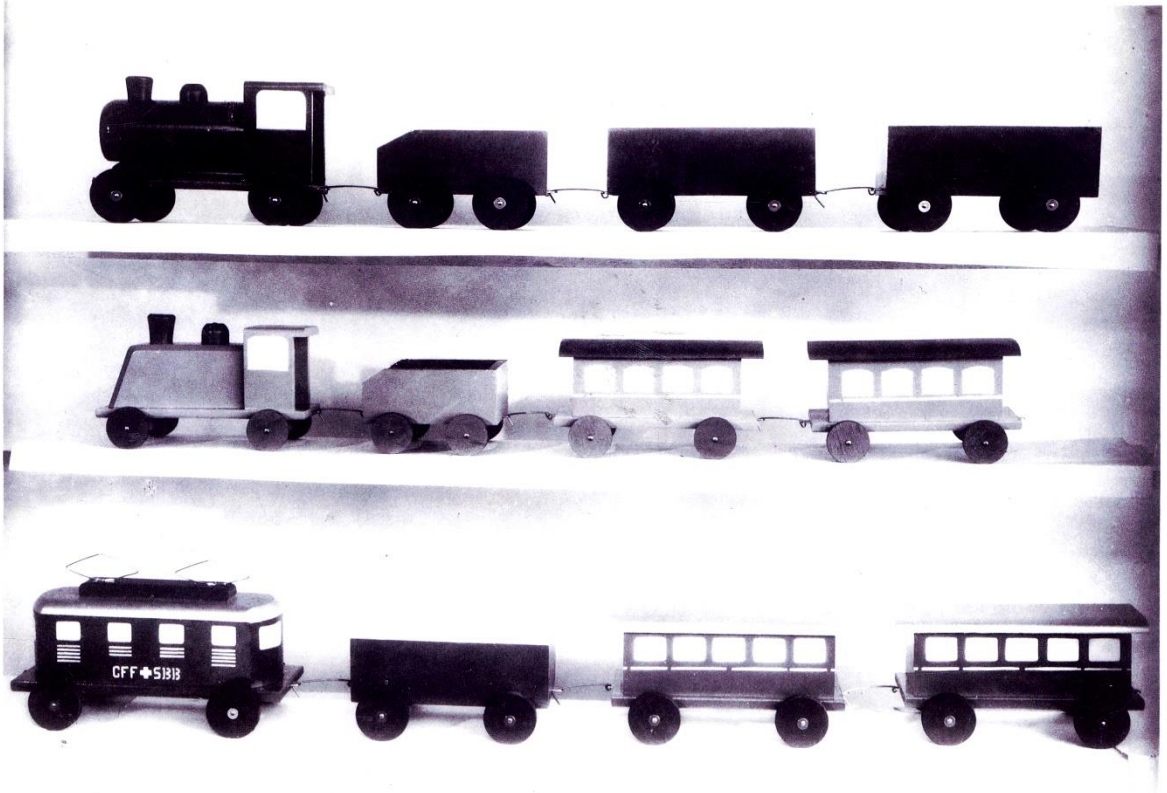
Aussi chacun prend part à la peine que doit aujourd'hui éprouver cet artisan probe et consciencieux qu'est M. Capt.

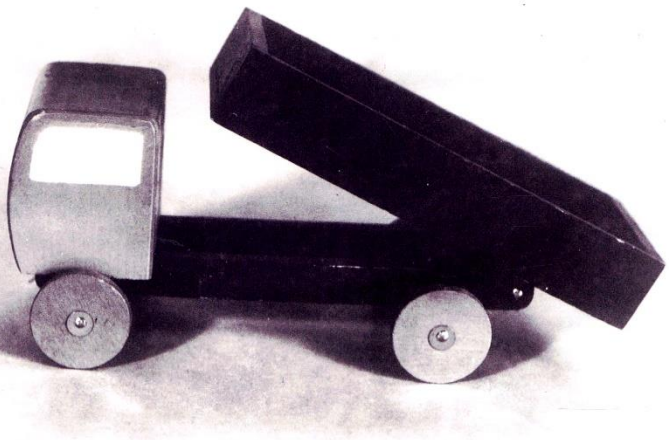
° ° °

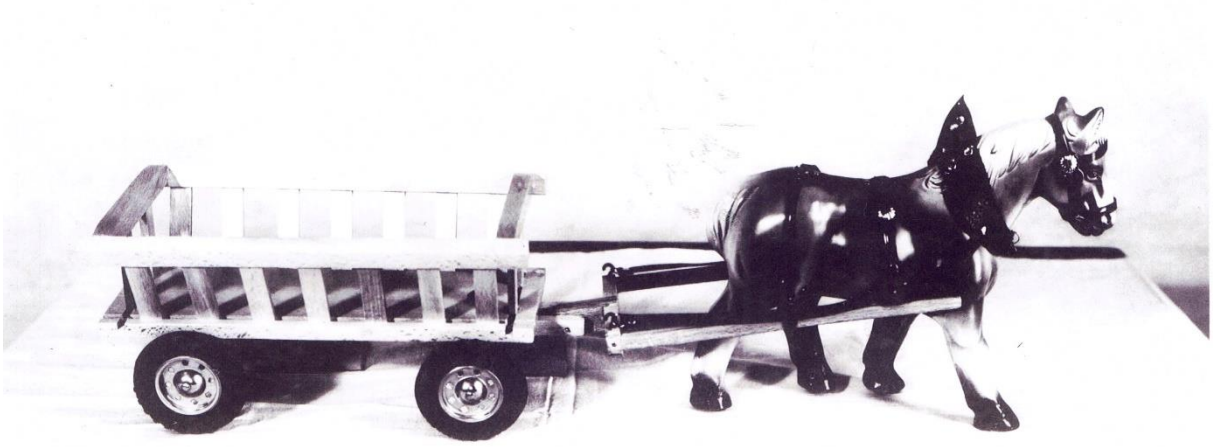
FAVJ du 15 mai 1963. L'incendie a eu lieu le 13 mai.

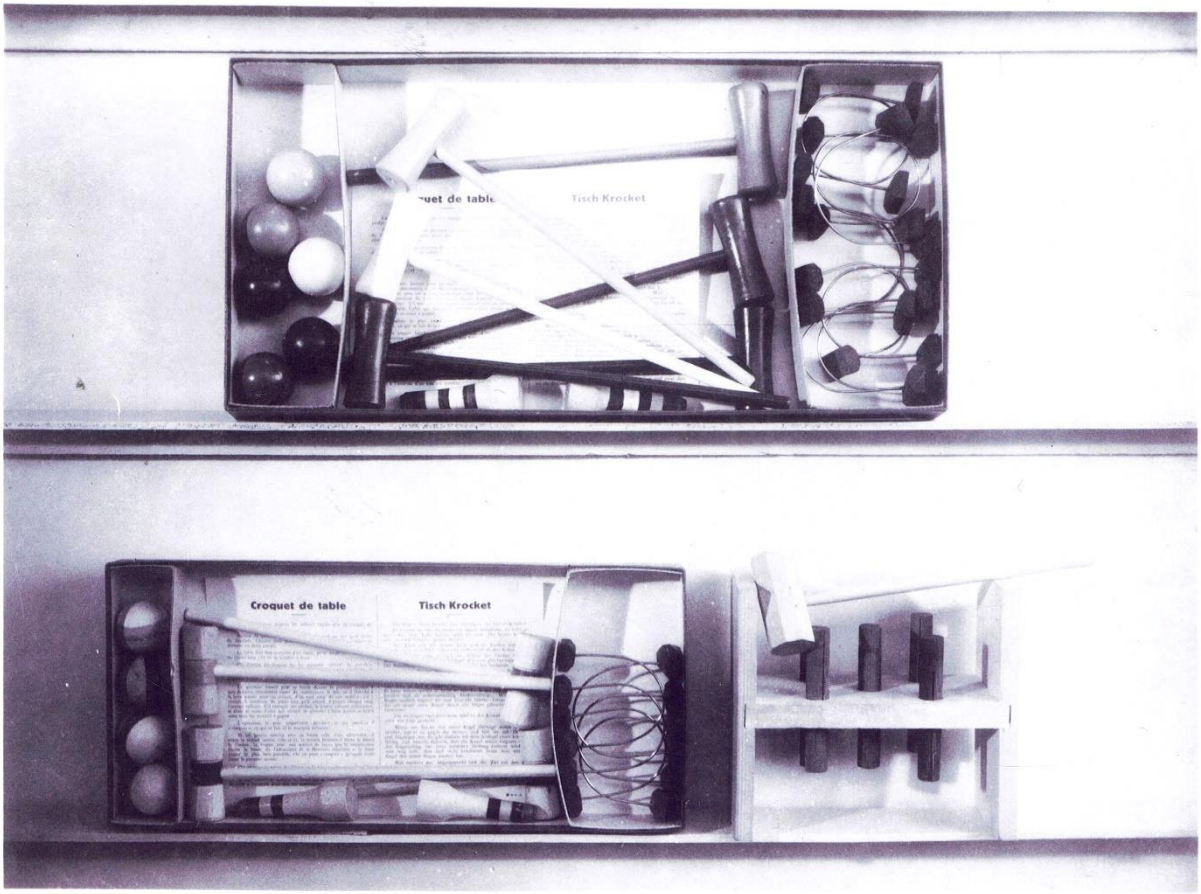
Feu la fabrique de jouets.

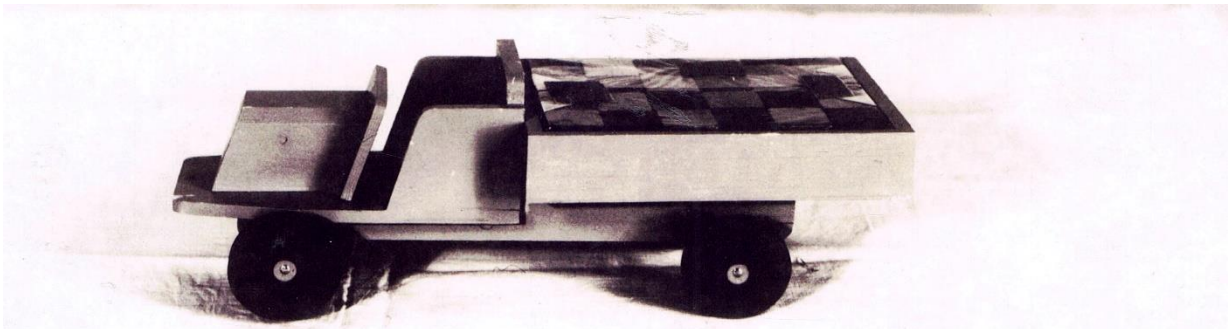
Et quels jouets y fabriquait-on ?

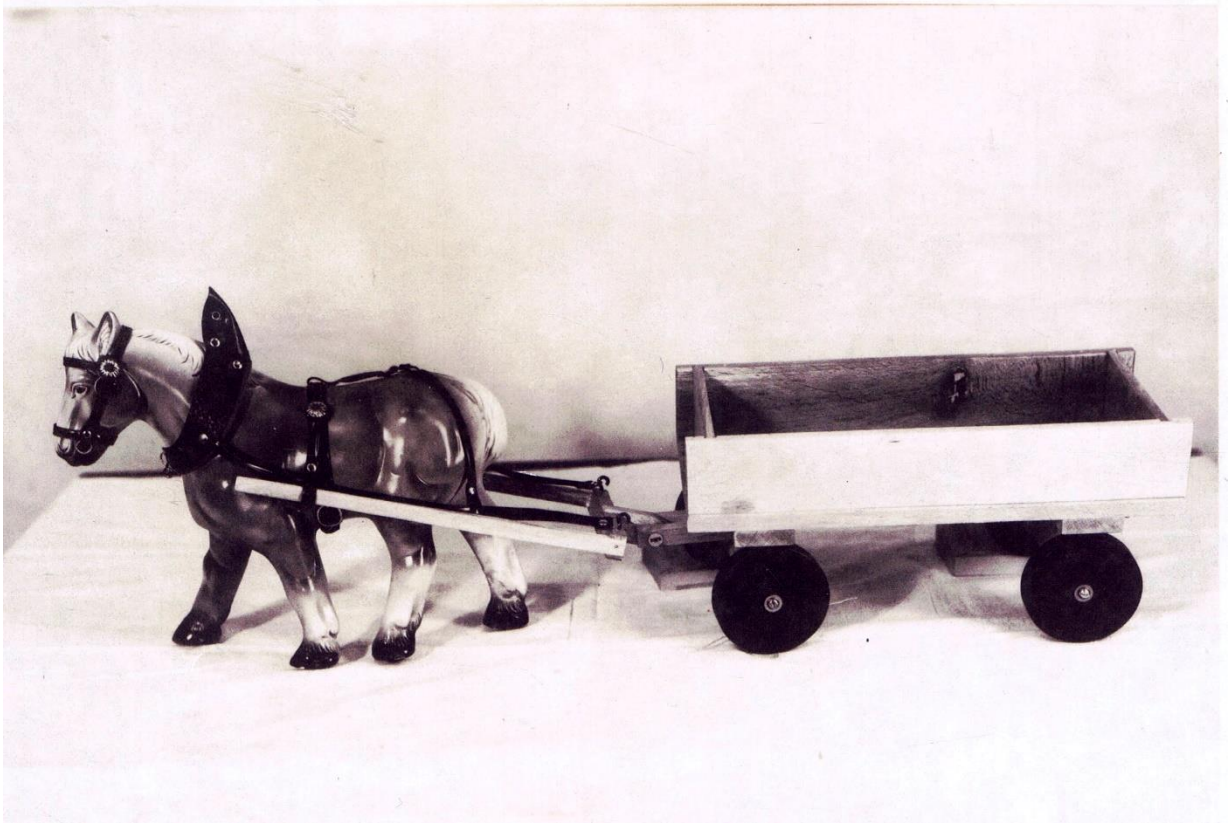


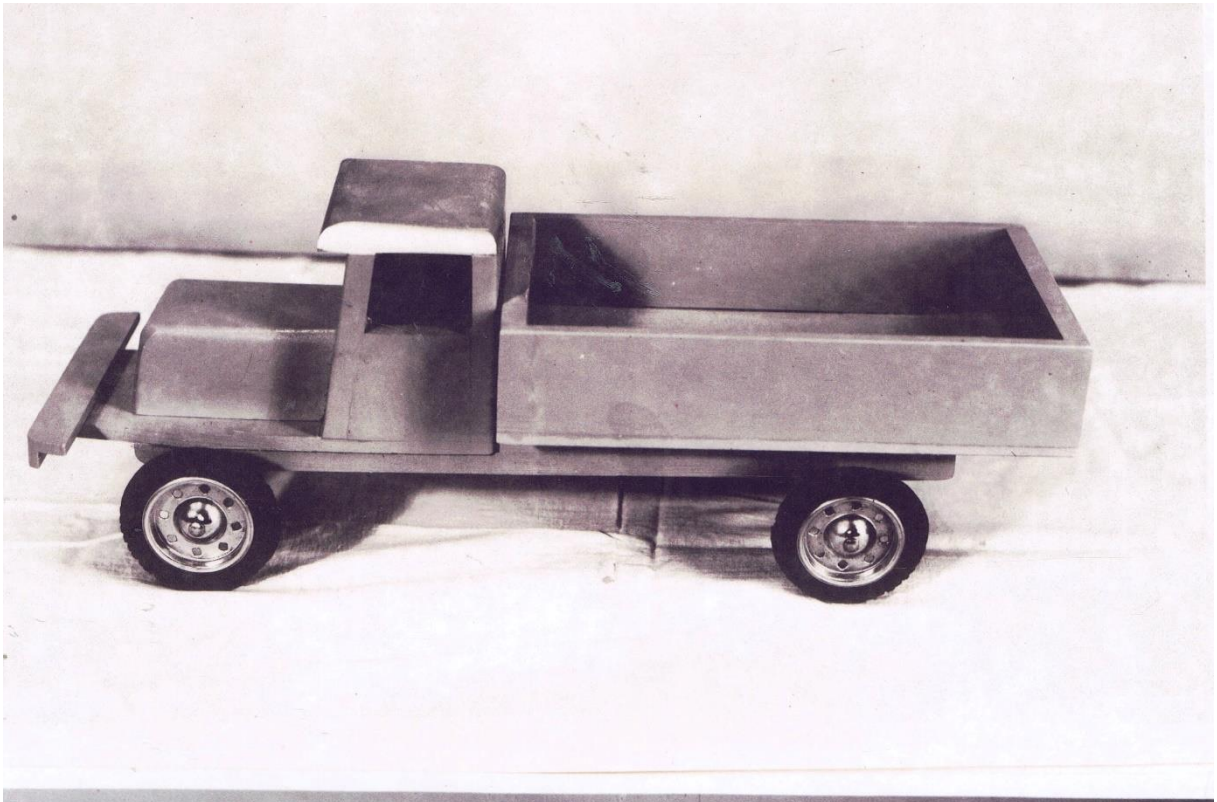


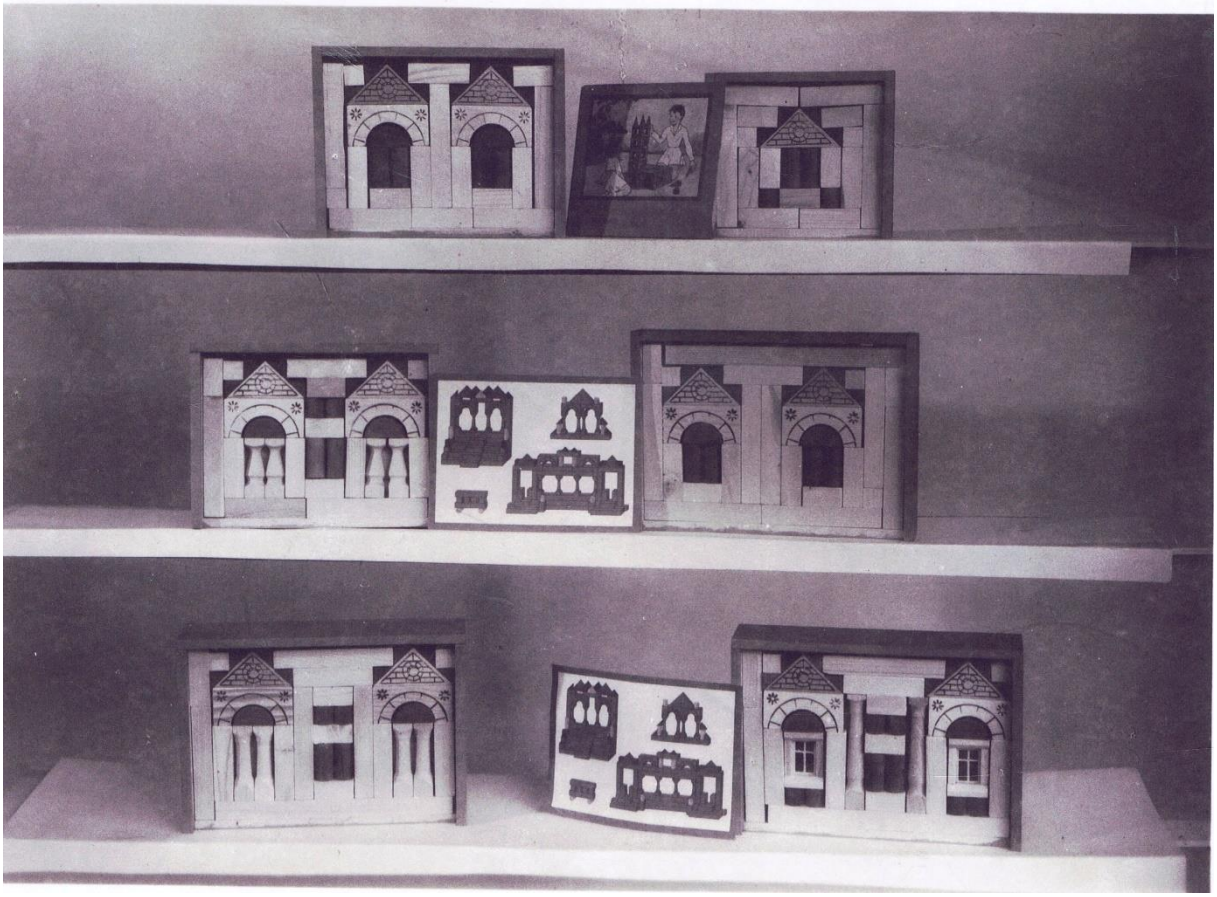


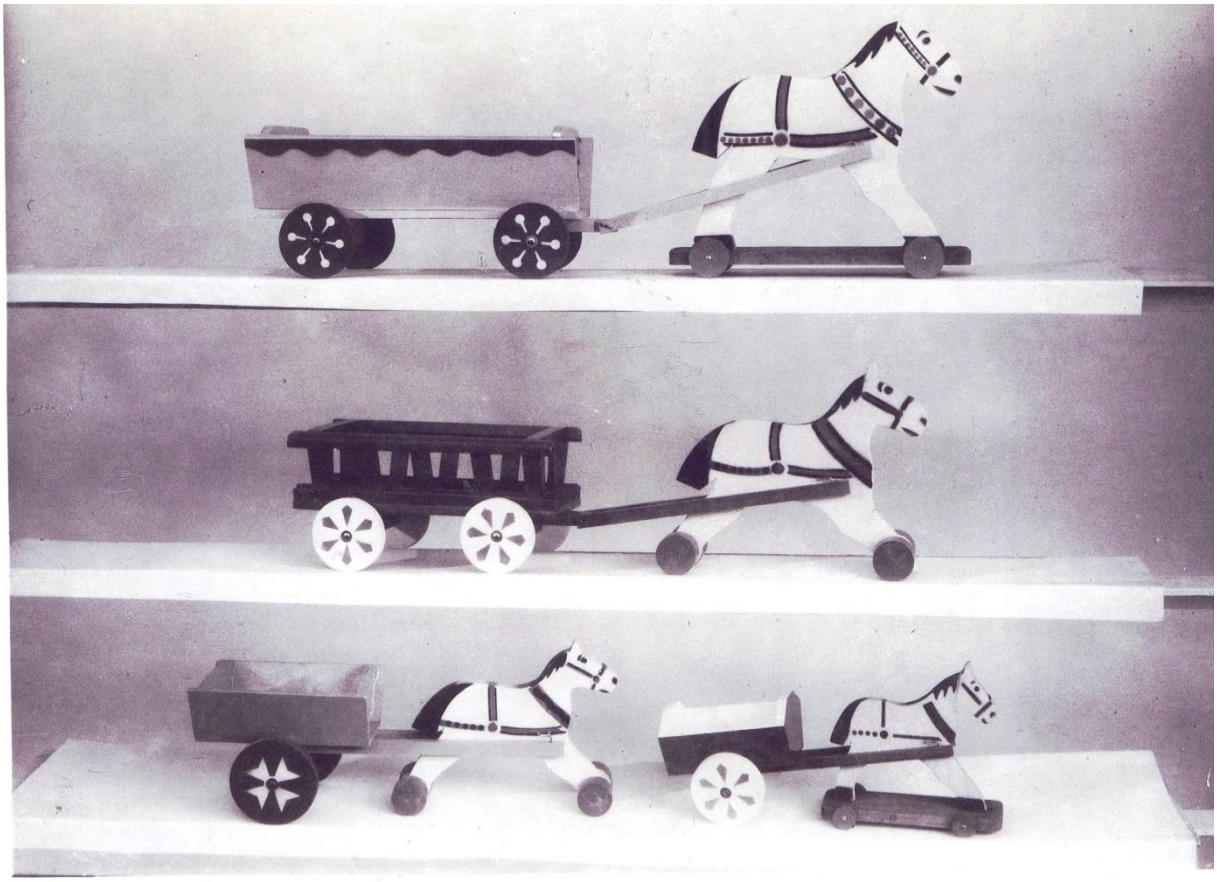

Croquet de table
Tisch Krocket

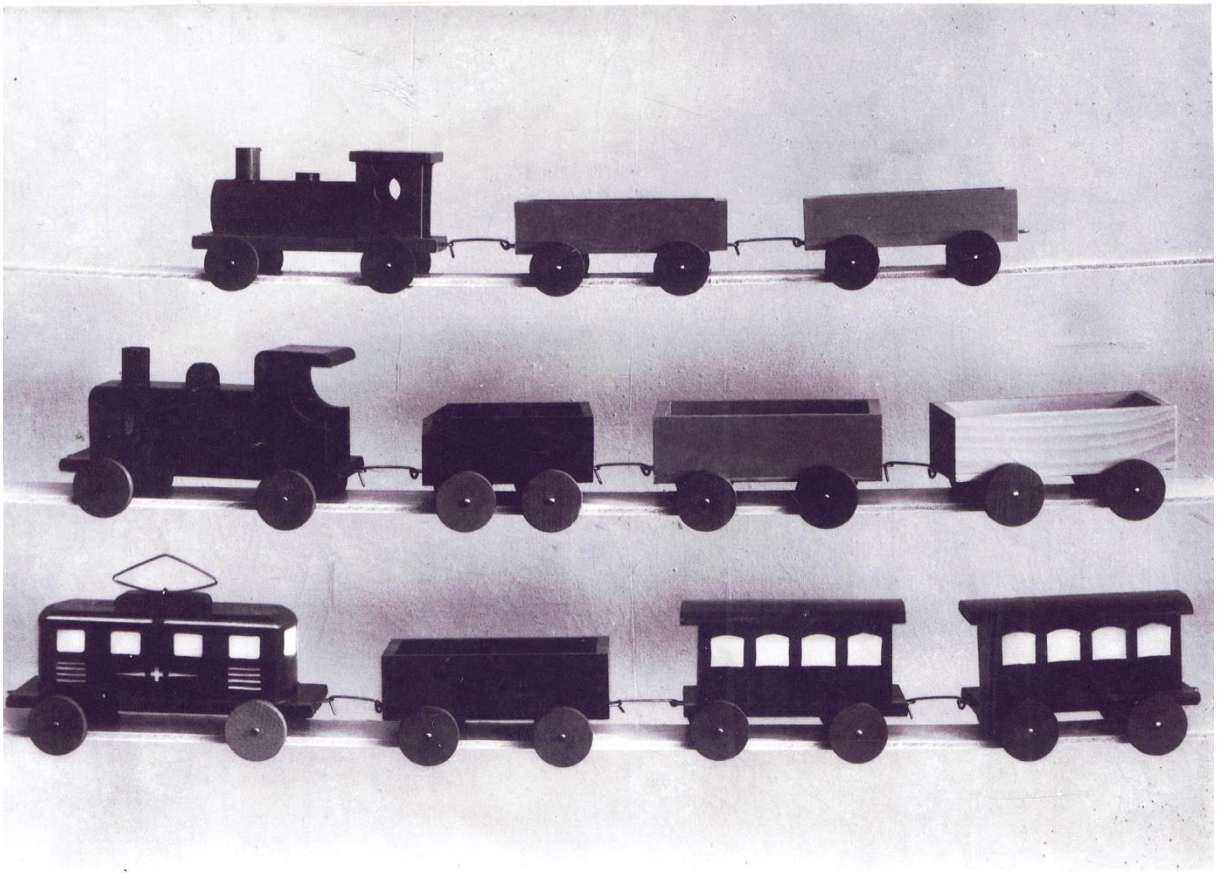


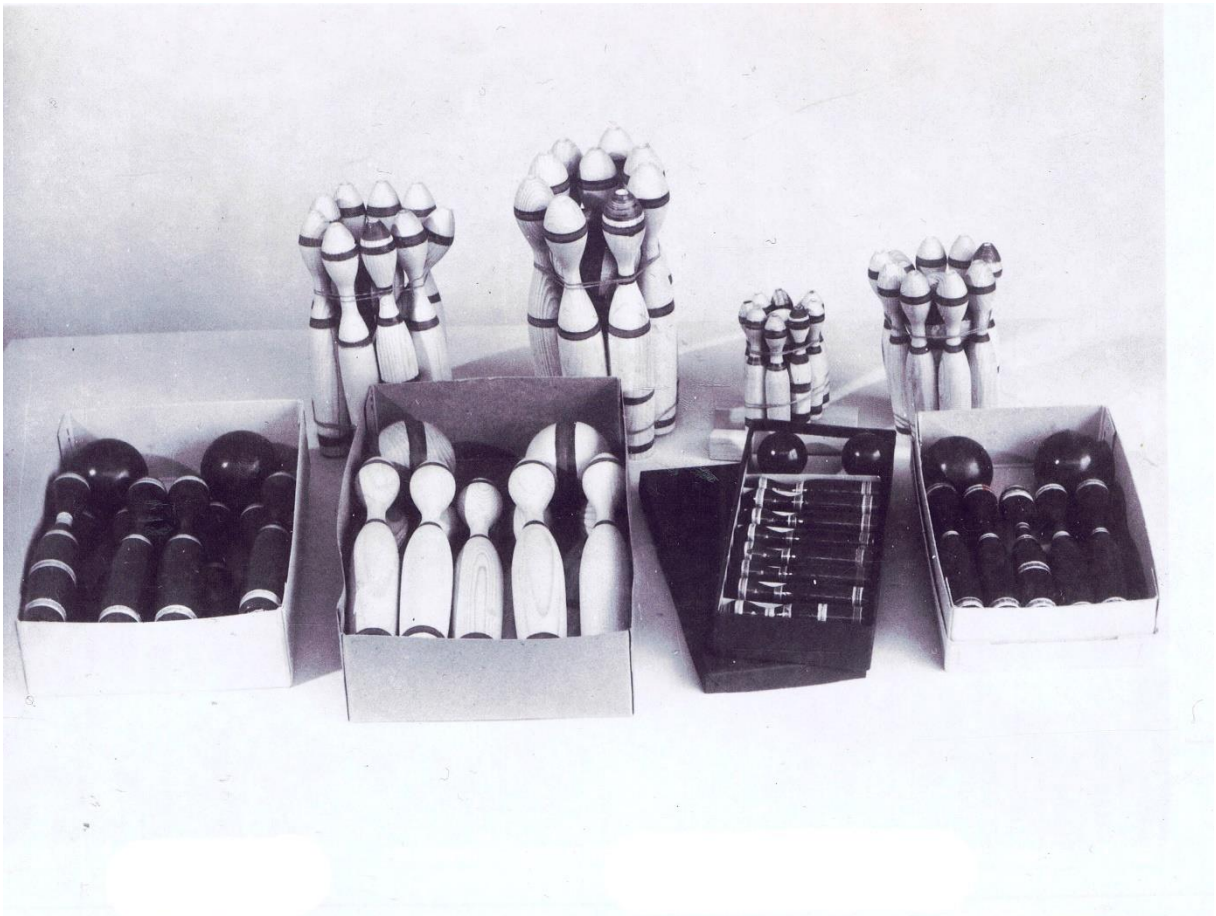


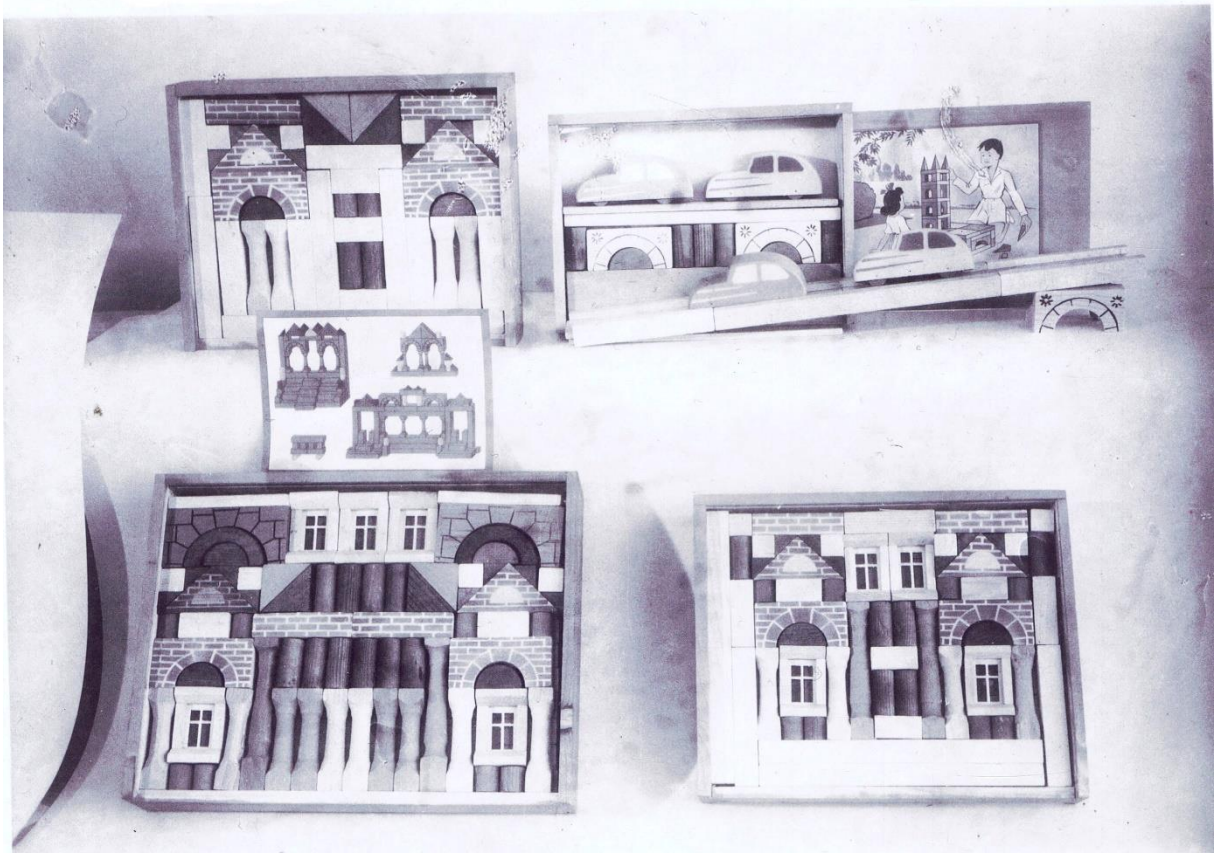


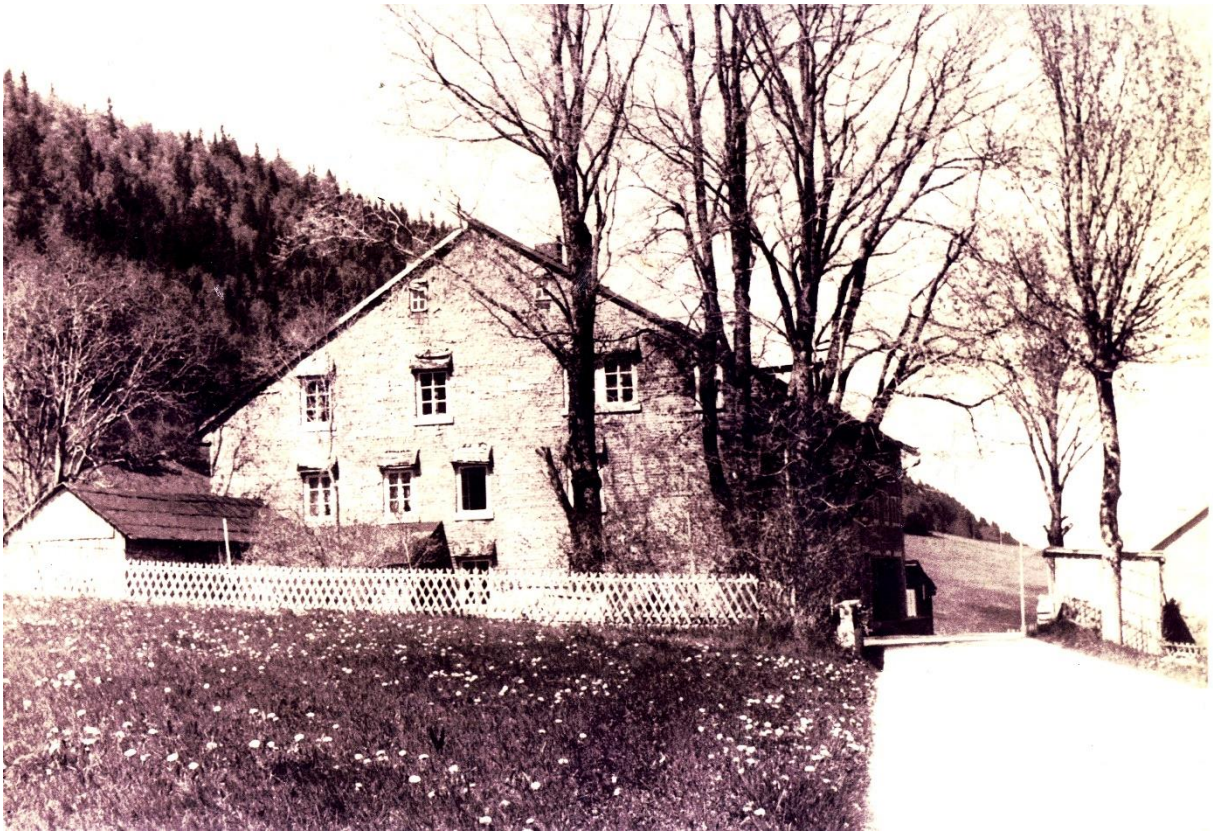












La fabrique avant son incendie.

Les époux Capt, Antoine et Tilly, en des temps plus anciens. Tilly était fille d'Abert-César Rochat des Charbonnières, de la famille des Titouillon.